

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 11 septembre au 17 septembre : 16 pages de texte et de photographies)

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1769.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 19 septembre 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique EXCEL-PARI



EN BATTERIE SUR LA CÔTE D'ASIE. — C'est là une de ces puissantes et si efficaces pièces de 240 de côte qui font merveille, en ce moment même, aux Dardanelles. La photographie a été prise dans l'instant où la pièce allait commencer son tir sur un certain point du rivage asiatique où — nous apprend le communiqué — les troupes turques furent sérieusement éprouvées.

Page 3 : Excelsior visite le nid des aigles. — L'enquête à Budapest, de notre envoyé spécial M. MAURICE STRAUSS.
 Pages 7 : La Guerre anecdotique.
 Pages 8 et 9 : Le pittoresque de la vie au front.
 Page 10 : La Guerre aérienne.
 Page 11 : L'Humour et la Guerre.
 Page 13 : Les Ephémérides de la guerre.

LA PAIX DES ALLIÉS

L'Allemagne a entrepris la guerre comme une affaire devant se traduire, selon les chances, par plus au moins de bénéfices. Il y a un an, elle escomptait une victoire écrasante et avouait d'immenses ambitions. Aujourd'hui elle espère encore une demi-victoire et sent que son intérêt serait de liquider l'affaire en l'état actuel. Elle souhaiterait donc l'ouverture de négociations, de marchandages, dans lesquels elle tirerait parti de ses succès partiels et momentanés. Par les organes de ses milieux industriels, commerciaux, agricoles, intellectuels, elle fait exposer un maximum de prétentions. En même temps, ses journaux officieux, ses émissaires dans les pays neutres insinuent qu'elle se contenterait d'un minimum « honorable ».

Pour la France et ses alliés, la guerre n'est pas une affaire. Ils ne peuvent donc concevoir les conditions de la paix comme oscillant, suivant les circonstances, entre un maximum et un minimum. Ces conditions leur apparaissent comme un bloc rigide et immuable d'exigences légitimes et nécessaires.

Quelles devraient être ces conditions ?

Tout d'abord, il faut que l'Allemagne et ses complices indemnisent tous ceux qui, du fait de la guerre, ont subi un dommage direct : les Etats qui ont dépensé des sommes énormes tant pour mobiliser des millions d'hommes et pour les alimenter en vivres et en munitions que pour subvenir aux besoins des femmes et des enfants; les collectivités qui ont été victimes du vandalisme des troupes du kaiser et auxquelles ont été extorquées des contributions abusives; les individus, fermiers, propriétaires, armateurs, qui ont été ruinés par le brigandage ou la piraterie; les neutres enfin qui ont dû mobiliser parce que la violation de la neutralité belge par l'Allemagne constituait une menace pour eux-mêmes.

Au train dont vont les dépenses, il faut compter que la dette des Austro-Allemands envers leurs victimes augmente de quatre cent millions de francs par jour.

Dans l'impossibilité où seront les Empires du centre d'acquitter cette dette en argent, il faudra que certaines richesses naturelles de leur sol et leur outillage économique restent comme gage aux mains des Alliés.

Il est évident, d'autre part, que la carte de l'Europe devra être refaite. Mais ce ne serait pas assez que certaines provinces fussent restituées aux pays dont elles n'ont été séparées que par l'effet de rapines plus ou moins récentes : Alsace-Lorraine, Trentin, Istrie, Bosnie, Herzégovine, Transylvanie, Bukovine, Sleswig-Holstein; que des nationalités entières fussent reconstituées : Pologne, Bohême; que les peuples subjugués par les Ottomans recouvraient le droit de disposer d'eux-mêmes : Arménie, Syrie, Liban, etc., etc.

Non, tout cela ne sera rien si des mesures efficaces ne sont pas prises pour « détruire entièrement la domination militaire de la Prusse » et mettre l'Europe à l'abri de nouvelles catastrophes. C'est avant tout et surtout pour ce résultat que nos soldats se battent héroïquement et qu'ils versent leur sang.

Les gouvernements alliés s'en rendent compte et paraissent d'accord sur le but; sont-ils d'ores et déjà d'accord sur les moyens? Comment mettre l'Allemagne hors d'état de troubler à l'avenir la paix du monde? Entend-on instituer un contrôle permanent de ses dépenses militaires, de manière à lui rogner les crocs et les griffes? S'agit-il de l'enfermer dans des frontières naturelles qui constituent par elles-mêmes une sauvegarde pour les nations voisines?

Nul ne peut songer à faire confiance à la signature de l'Allemagne des Hohenzollern; cette signature est sans valeur, les traités n'étant pour la dynastie de Berlin que « des chiffons de papier ». La garantie ne peut donc résulter que d'un état de fait, créé, surveillé et maintenu par les puissances. Sont-elles entièrement d'accord sur cet état de fait?

Il est nécessaire que ces questions soient examinées et résolues jusque dans le détail entre

Alliés, avant que l'Allemagne se soit rendue à merci.

Dans les vingt-quatre heures d'un armistice, elle devra accepter ou refuser des conditions immuables. Il ne faut pas que la fièvre et l'incertitude succèdent à la victoire.

Et quant à ceux qui douteront de cette victoire, je voudrais qu'ils pussent voir ce que je vois sur le point du front d'où j'écris ces lignes : la calme résolution des chefs, l'ardeur des hommes, l'admirable confiance de tous dans le succès. La Victoire étend à nouveau ses grandes ailes sur les glorieux drapeaux des régiments de Nancy, de la Marne et de l'Yser!

Henry Lémery,
Député.

En attendant...

MYSTÈRE GÉOGRAPHIQUE

Les Allemands font en cet instant une guerre patriotique assez ridicule aux mots français et anglais qui, au nombre de plusieurs centaines, ont élu domicile dans leur langue depuis le dix-septième siècle. Laissons-les faire. Je ne demande même pas qu'un article du futur traité de paix intervienne pour rétablir ces mots dans leur dictionnaire. D'abord les Boches n'arriveront jamais à les en chasser complètement; pour eux, un « lieutenant » se dira toujours « lieutenant » — à moins que, montant en grade, il ne devienne *oberlieutenant*; et la charcuterie continuera de se nommer *delicatessen* jusqu'à la fin du monde. Ensuite, je vous demande un peu quelle importance cela peut bien avoir? Je ne tiens en aucune façon à ce que le figaro qui les rase s'appelle « friseur », d'autant plus que ce terme, dans ce sens, n'est pas plus français qu'il n'est allemand.

Mais nous avons failli souffrir de la même maladie. Que nous débaptisons la rue d'Allemagne et la rue de Berlin, passe encore — bien que, après tout, cette rue de Berlin évoque le souvenir glorieux des troupes de Napoléon I^{er} entrant dans la capitale prussienne après la victoire d'Iéna. Mais nous avons failli aller plus loin : de braves gens, échauffés, voulaient qu'il ne fût plus question « d'Eau de Cologne ». Cologne, pensez donc ! Une ville allemande, une ville du Rhin !

Ces scrupules sont assez risibles. Nul ne songe à Cologne en aspergeant sa cuvette de quelques gouttes d'eau de Cologne, et l'eau de Cologne ne vient plus de Cologne depuis cent cinquante ans, ce qui est l'essentiel : j'accepterais, en effet, bien volontiers, qu'on dit « verres d'Iéna » pour tous les verres de lampes, à condition que ceux-ci fussent fabriqués à Pantin. Mais ce genre de considérations, qui a son importance, nous emmènerait trop loin; nous y reviendrons un autre jour. Pour le moment, je me contenterai de faire remarquer que « l'Eau de Cologne » est si peu un produit allemand, représentant seulement une certaine sorte de liquide parfumé, qu'on voit communément annoncer à la vitrine des coiffeurs : *Eau de Cologne russe*, ce qui, au point de vue géographique, est ahurissant.

Mais il y a mieux encore, puisqu'on peut lire ailleurs : *Eau de Cologne russe de la Société des Parfumeurs réunis de Nice*.

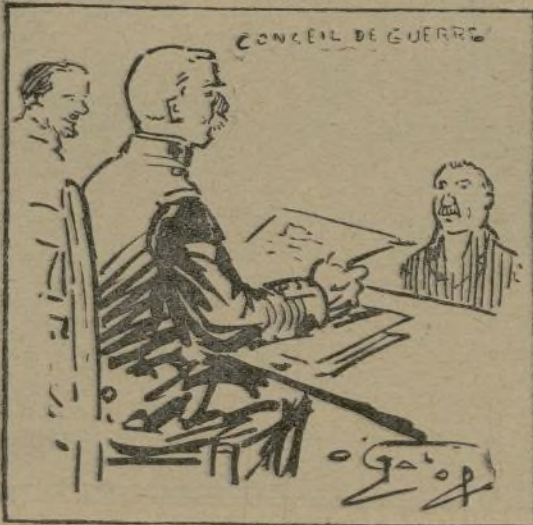
Après quoi, l'on peut tirer l'échelle.

Pierre Mille.

Une escadre allemande aurait été endommagée

COPENHAGUE. — Le *Berliner Tidende* annonce qu'une violente tempête a causé hier des dégâts importants à l'escadre allemande qui stationnait au sud de Drogden.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



COMMERCE AVEC L'ENNEMI

LE PRÉSIDENT. — Et si vous tenez tant que ça à avoir des relations avec l'ennemi, c'est très facile : engagez-vous... (C'Galop.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

19 SEPTEMBRE 1914. — Notre progression nous amène au voisinage de Noyon et nous permet, par ailleurs, de faire rétrograder les Allemands autour de Verdun, bien qu'ils attaquent les forts de la Meuse et mettent la première main à l'un de leurs crimes les plus odieux. Ils bombardent Reims, dirigeant, avec une prédilection de Barbares assassins et iconoclastes, leurs gros obus sur les hôpitaux, sur les ambulances et sur la basilique. Mis en goût par cet essai, en peu de jours, ils blesseront à mort l'un des plus nobles Parthénon chrétiens. En Belgique, ils sont défaits près d'Yperen. Les mauvaises nouvelles arrivant des champs de bataille galiciens provoquent des troubles graves à Vienne. En Prusse orientale, les troupes allemandes sont dispersées par la cavalerie russe.

Une voix, en Amérique.

Les Français ne connaissent pas assez le grand poète américain, le très grand poète Walt Whitman. Ses *Feuilles d'herbe* ont été traduites en deux volumes, mais, malgré le succès de cette traduction, dont l'honneur revient à M. Léon Bazalgette, le rayonnement de cette noble pensée n'a pas été parmi nous ce qu'il eût dû être.

Voici qu'aujourd'hui, en une heure grave parmi toutes, Whitman s'adresse à ses concitoyens et leur dit :

Longtemps, trop longtemps, Amérique,
Parcourant des chemins unis et tranquilles,
Tu n'as pris des leçons que de la joie et de la prospérité
[seulement,

Mais à présent, ah ! à présent, il s'agit
De tirer un enseignement des crises d'angoisse
En marchant de l'avant, en luttant
Contre le plus affreux destin sans reculer.
A présent, il s'agit de prendre conscience
De ce que tes enfants en masse sont réellement,
Et de le montrer au monde.
Car qui donc, jusqu'ici, excepté moi, a eu conscience
De ce que tes enfants en masse étaient réellement ?

On dit que M. le président Wilson admire beaucoup Walt Whitman, mais...

Margoton.

Excelsior a chanté les louanges du chien téléphoniste et du rat avertisseur. Il y a un revers à la médaille.

La pie Margoton amusait les gars de la 2^e section du 1^{er}, qui avaient eu la faiblesse de l'adopter. Elle aimait le vin, et quand elle était un peu paf... ses facéties étaient multiples.

Il arriva que la section partit aux avant-postes avec Margoton. Les Boches étant à 600 mètres, pas de danger qu'elle s'égarât de leur côté. Elle sautilla donc à sa fantaisie par tout l'ouvrage fortifié, visiblement calme devant les marmites qui tombaient au voisinage.

Mais un soir, on la grisa, et elle s'en montra si agitée qu'on la trouva occupée à frapper à grands coups de bec sur le percuteur d'une grenade à percussion.

Pour un peu, Margoton faisait partir le coup. Toutes les grenades sautaient et, avec elles, toute la tranchée. Les Boches n'avaient plus qu'à venir.

Un conseil de guerre se réunit, sous la présidence du sergent, et la pie fut condamnée à mort, sous l'inculpation de connivence avec l'ennemi.

Le cas non valable.

Lui, au début de la guerre, s'est casé comme secrétaire d'état-major. Elle, navrée de voir que son mari... composait avec le devoir, s'est enrôlée à la Croix Rouge et vient de partir pour les Dardanelles.

Il en a été vexé et vient de demander au président du tribunal civil de Lyon de bien vouloir accepter (sic) son divorce. Comme motif, il invoque « l'abandon du domicile conjugal ».

A son étonnement, la requête a été rejetée.

Les noms des fleurs.

Ce fut une très heureuse pensée que de donner le nom du glorieux et infortuné aviateur anglais Warneford à la fleur qui obtint le premier prix la semaine dernière, à l'exposition des dahlias de Londres. Si nous ne sommes pas encore au temps des chrysanthèmes, au moins la saison en approche et peut-être se traiterait-il bien de songer à quelques baptêmes nouveaux. Il est vraisemblable que, parmi ces nobles et mélancoliques fleurs de l'automne, plusieurs portent des noms allemands. Il faut les en dépouiller bien vite et puisque le chrysanthème est la fleur du deuil, puisque sa destination première semble être de parer les tombeaux, ne serait-il pas à propos de donner à ceux qui vont changer de nom le nom d'un de nos grands héros morts pour la patrie? On imagine volontiers, par exemple, le chrysanthème Pégoud...

Un oubli.

On fait la chasse aux inscriptions allemandes. On ne la fera jamais assez. En voilà encore une — et de taille — d'autant plus oubliée, croirait-on, qu'elle est kolossale. C'est au Havre, sur un hangar, au bassin Belloc, qu'on peut lire, en caractères d'un mètre de haut : *Hamburg Amerika Linie*.

Professions.

— Vous avez jeté votre femme à l'eau au pont du Châtelet ?... Quelle est votre profession ?
— Metteur en scène.

LE VEILLEUR.

SUR LE FRONT

"EXCELSIOR" VISITE le nid des aigles

Les Alps à la crête du Linge

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Le nid, c'est l'effroyable forteresse naturelle qui se dresse au-dessus de la vallée de la Fecht supérieure et que domine la crête, hier inconnue, aujourd'hui célèbre, du Lingekopf. Les aigles, ce sont nos alpins; ils y ont conquis une gloire immortelle.

Il y a longtemps que je désirais visiter ce coin tragique de l'immense champ de bataille. Le plus parisien des colonels de chasseurs, le colonel B..., y exerce un important commandement. Il m'avait promis de m'y servir de guide. Et, comme les événements l'empêchaient de tenir sa promesse, je me décidai à aller le voir, au milieu de ses soldats.

C'était une dure escalade en temps de paix. Nos alpins, en temps de guerre, l'ont mise à la portée de nos touristes les moins entraînés. Là, où un simple chemin muletier, rocailleux et rapide, franchissait les cols, ils ont construit des routes en pente douce qui rivalisent avec les plus belles voies des Alpes. Les roches récalcitrantes ont été percées; les grandes forêts de sapins, profondes et sombres, ont reçu de la lumière; il n'y a point d'obstacle qui ait résisté à l'ingéniosité et à la ténacité de nos troupes.

Partout, d'ailleurs, elles ont amené avec elles une vie intense, semant à profusion à la lisière des bois les abris souterrains où les hommes et les bêtes trouvent la protection la plus sûre contre les intempéries du ciel et les marmites boches. Et l'activité incessante des convois, ce travail colossal effectué chaque jour par une fourmilière de travailleurs en armes, ont transformé d'une manière complète l'aspect du paysage grandiose qui lui sert de cadre.

Nous voici au col du Louspach : à notre droite, c'est le promontoire dénudé de la Tête de Faux, autre lieu d'exploits; il s'élève au-dessus des montagnes environnantes, comme Gibraltar au-dessus des flots, et semble dire halte-là ! au massif trapu du Brégondard, qui semble le regarder, prêt à bondir, l'échine hérissée de batteries boches. Nous le contourons. Partout, c'est le grouillement de nos soldats, cramponnés à ce versant alsacien, reconquis pour toujours, petits points blancs ou noirs, sur la masse rocheuse illuminée par le plus beau soleil de septembre. Nous descendons maintenant vers les deux lacs, le Blanc et le Noir, blottis contre la muraille de rochers à pic, comme deux immenses bûchers au pied de vastes piliers de cathédrales. Là où il n'y avait que deux hôtels, aujourd'hui éborgnés par les obus, rendez-vous des skieurs et des alpinistes de la région, les camps succèdent aux camps. Et ce ne sont point des camps provisoires, des huttes hâtives. Non ! ce sont des baraquements solides comme ceux de nos casernes dans les villes; mais ils sont moins sévères d'aspect. Nos alpins sont des artistes et leurs constructions en planches feraient honneur aux architectes du Touring-Club : terrasses ornées de balcons gracieux, avec tables et sièges, cuisines spacieuses en plein air, dortoirs pimpants, garnis de paille fraîche, rien n'y manque. Entre les bâtiments, des « trous de lapins » creusés en plein roc ou élargis par d'énormes troncs d'arbres, où l'on se réfugie quand les marmites deviennent trop pressantes. Tout cela, ce n'est pas du provisoire, mais du définitif, du définitif qui augmente de surface ou se perfectionne sous une grêle incessante d'obus de tout calibre; leurs explosions se répercutent sur les flancs de la montagne avec une sonorité formidable. D'ailleurs, pendant que nous avançons, le duel d'artillerie se poursuit, inexorable; nous marchons sous une voûte mobile — et invisible — de fonte et d'acier.

Nous quittons le lac Noir; nous traversons un dernier contrefort boisé; les sapins ne montrent plus que des tronçons lamentables, déchiquetés, semblables, de loin, à des palmiers phénix. Maintenant, c'est une longue pente dénudée, avec des éboulis et une herbe flétrie, roussie par le soleil et le vent. Nous allons la suivre, comme des mouches à l'intérieur d'une cuvette. Le fond de la cuvette, ici, c'est Orbey, dont les maisons blanches rient dans la verdure et le soleil. A travers deux branches, nous examinons un instant le panorama admirable. Voici, devant nous, la bosse sombre de Noirmont; au-dessus, la croupe plus allongée du Rein-des-Chênes; puis, les dépouilles, de gauche à droite, les sommets des deux Hohnacks, et enfin la fameuse crête du Linge, terminée par la coupure verticale des carrières du Schratzmaennle. C'est surtout à la crête du Linge que va ma curiosité : « Un paysage humain », m'avait-on dit, et rien n'est plus exact : des trous, des excavations, des crevasses, d'où émergent quelques rares restants de sapins, seuls vestiges de la forêt qui couronnait la crête; d'imperceptibles sillons qui forment les boyaux d'accès. La lumière crue du soleil s'y reflète comme sur un mur écroulé...

C'est notre point de direction. Nous reprenons notre excursion à travers le chaume nu et rocailleux,

Suite page 12.

UNE GRANDE ENQUETE D'«EXCELSIOR» (1)

De la gare Montparnasse à la gare de Lyon en passant par BERLIN, VARSOVIE, BUDAPEST, VIENNE et MUNICH

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Granica (c'était la douane russe), un lieutenant bavarois m'assure, fort poliment d'ailleurs, qu'il ne comprend pas très bien le but de mon voyage.

Tandis qu'il cherche à pénétrer ce mystère, le train part.

Je passe la nuit sur une chaise, dans la salle d'attente, en tête-à-tête avec des pensées mélancoliques. Pour me distraire, je n'ai qu'à écouter la musique monotone de la pluie sur les vitres et le pas lourd de la sentinelle dans le corridor.

Au petit jour, un « feld-webel » vient me rendre mes papiers et m'annonce que je peux poursuivre mon voyage.

C'est facile à dire.

Des trains passent dans les deux sens. Les uns, pleins de blessés, ont un aspect morne et ne s'arrêtent pas; les autres, fleuris, parés de rameaux,



LA GRANDE RUE DE BUDAPEST

sont bondés, jusque sur les toits des wagons, de soldats qui se rendent sur le front.

Il n'y a point de place pour le modeste pékin que je suis.

Et j'ai faim. Le buffet est fermé. J'erre le long de la route, je prends par un sentier, je découvre une ferme.

Je m'écrie : « Ej, chłopiec, daj mi chleba, jajka i mleko » (Hé ! mon petit, du pain, des œufs, du lait.)

Et une bonne femme m'apporte du pain noir et dur, du lait encore tiède, des œufs bien frais. Et cette nourriture me reconforte, si bien que, retenu à la gare, j'y parle haut et je réussis à partir.

Je passe Trzebmia (douane autrichienne). Vérification, interrogatoire. Je passe.

Mais à Oswiecim, nouveau changement de train, nouvelle attente, longue et douloureuse.

Puis, c'est à Oderberg...

A Jablunkau, on me déclare tout net que le chemin de fer, c'est pour les troupes. Je ne m'obstine pas. Je trouve « eine Gelegenheit » (une occasion), c'est-à-dire une charrette de paysan. C'est dans cette guimbarde, sur des choux (passe encore) et des navets (c'est plus dur) que je voyage dans les Beskides. Nous longeons la voie du chemin de fer. A chaque station, je m'endosse une place dans un train. Enfin, à Krasna, un officier compatit à mes peines.

Tout va bien depuis lors. Sinon que, près du terme de cette randonnée, à Ersekujavar, une imposante dame, couleuvre de pain d'épices et chevelue de crin noir, monte, me regarde et s'écrie qu'elle me reconnaît, qu'elle a habité dans Londres, que je suis un Anglais... Et patati et patata... Elle parle d'abondance. Impossible de placer un mot. D'ailleurs ce qu'elle dit, c'est en hongrois. Je ne comprends pas cette langue, qui ressemble au ture. Mais, je le vois bien, cette dame n'est pas animée de bonnes intentions à mon égard. Le conducteur intervient, s'empare de mon billet, de mes papiers...

Ça finit par s'arranger tout de même.

DES FAMILLES SUR LE PAVE

Voici enfin Budapest. J'ai mis quatre jours de Varsovie jusqu'ici ! En temps normal, on met seize heures.

Une voiture attelée de deux chevaux fringants, à la crinière ondoyante, me conduit à l'hôtel. Et le cocher m'appelle : « Herr Herzog » (monsieur le duc), en vue du pourboire, je pense.

(1) Voir les numéros d'Excelsior des 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 18 septembre.

En approchant de l'hôtel, je vois au bord du Danube, sur le quai pavé de larges gélives, des hommes, des femmes, des enfants étendus parmi des guenilles.

Quoi ! Encore des cadavres ?

Non, ce sont des réfugiés.

Cependant, le « Herr Geheimrath » (conseiller privé) comte Khuen-Hedervary, qui préside la commission de réfection des pays hongrois ravagés par la guerre, ne se donne pas de repos. On ne voit que lui dans les banques, chez les gros négociants. Il sollicite, il prie, il mendie, il organise des fêtes. Mais il y en a tant de ces réfugiés ! Et que de villages brûlés, de champs dévastés !

Nous arrivons à l'hôtel et, parce que j'y arrive après 11 heures du soir, il faut que je paie une amende de 20 heller (20 liards) au portier de nuit.

Je veux en avoir pour cet argent et je me mets à causer avec ce préposé.

J'apprends qu'il me faut, avant toute chose, des bons de pain. Je lui en achète. A Berlin, les bons de pain sont supprimés. A Vienne et à Budapest, ils sont de rigueur.

Bismark définissait le Français : « Un monsieur qui ne sait pas la géographie et redemande du pain. »

Si l'on croit ici à l'exactitude de cette définition, on ne me prendra pas pour un Français. Je ne redemande pas du pain qu'on mange en Hongrie.

C'est du pain de maïs. Il n'est ni blanc, ni noir, mais jaune, d'un jaune serin tout à fait agressif. Et il tient ce que sa couleur promet. C'est lourd, compact, dur et toujours humide.

Après une ablution et un léger repas, je retourne au vestibule et le portier, flatté, me régale de sa conversation sur nouveaux frais.

ENCORE LES JUIFS !

Il est antisémite, ce portier.

A Budapest, sur une population de près d'un million d'habitants, il y a deux cent mille juifs.

— Les gens les plus remuants du monde, monsieur ! Il faut leur rendre cette justice que ce sont eux qui ont fait la prospérité de la ville, dont, en cinquante ans, la population a sextuplé. Aussi, on ne dit plus Budapest, amis « Budapest » (peste juive).

Le portier reprend :

— Ce sont eux, les gros banquiers juifs, qui ont fomenté cette guerre...

— Tiens ! Je croyais que l'empereur François-Joseph avait voulu venger l'assassinat de son neveu Serajewo !

— Notre vieil empereur. Pauvre homme. Il y a longtemps que...

Il se toucha le front de l'index.

— Vraiment ? fis-je sur un ton d'incrédulité.

— Mais oui, monsieur. Il prie, il organise, avec son confesseur, des processions. Mais vous ne savez donc pas comment il a su que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Serbie ? Écoutez ça. La chose était faite, le cabinet des ministres l'avait décidée. Il fallait quelqu'un pour aller le dire à l'empereur. L'adjudant civil, le comte Paar ? L'adjudant militaire, le baron Bolfras ? L'un prétendait que ce devait être l'autre. Ils se sont compté les boutons, monsieur...

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! les boutons de la tunique. On dit : « Toi ! Moi ! » comme quand on effeuille une marguerite. C'est le baron Bolfras que le sort a désigné, ou, plutôt, la malice du comte Paar qui, sans rien dire, avait compté les boutons avant de commencer. Bolfras y est allé et l'empereur s'est écrié : « Ah ! très bien ! Mes ministres ont déclaré la guerre. On va donc faire payer cher à ces Prussiens la volée qu'ils nous ont donnée en 1866. »

Je murmurai :

— *Se non e vero e ben trovato.*

— Oh ! monsieur, gardez-vous de parler l'italien. Vous vous attireriez une méchante affaire. Les Italiens ! Si l'Autriche leur avait déclaré la guerre, la Hongrie aurait refusé de marcher. Mais ils nous ont attaqués. Ce sont des ingrats ! En 1848, quand nous avons fait la révolution et que les Russes ont aidé l'Autriche à la réprimer, aucun Italien n'est venu nous aider, et réfléchissez à ce que le général Tur, un Hongrois, a fait pour la libération de l'Italie.

Je battis en retraite devant cet homme si ferré sur l'histoire et qui évoquait, pour justifier l'union de la Hongrie et de l'Autriche, leurs anciens démêlés.

Maurice Strauss.

DEMAIN LUNDI

Notre envoyé spécial décrit ses promenades dans Budapest, les scènes curieuses auxquelles il lui est donné d'assister. Il déjeune chez Dreher, à côté de l'ancien consulat de France, et va au café-concert.

La semaine militaire

Nos communiqués se suivent et se ressemblent trop, au gré de l'attention publique. Ils parlent toujours de canonnades sur tout le front. Il semble que l'infanterie, de part et d'autre, reste terrée dans les tranchées bombardées. Tout au plus signale-t-on quelques coups de main en Argonne et en Alsace. Les Allemands essaient de temps à autre de reprendre les tranchées perdues et n'y réussissent pas.

Cependant, pour qui sait lire entre les lignes et en pesant la valeur de certains mots, on peut tirer des communiqués plus qu'ils ne disent en apparence. Nous voyons employer fréquemment les termes : tir de destruction, tir efficace de nos batteries sur les ouvrages allemands, canonnades très vigoureuses, rafales fréquentes d'artillerie de divers calibres. Rapprochons ces expressions de la phrase suggestive que nous avons remarquée dans un des derniers communiqués russes : « Notre fidèle alliée, l'armée française, bombarde terriblement depuis 15 jours le front allemand ». Ce bombardement doit avoir quelque raison d'être, quand même il ne signifierait que, nous et les Anglais, nous ne sommes plus rationnés en munitions. Au fond, on se doute bien qu'il se passe ou qu'il va se passer quelque chose, mais, comme depuis un an, nous avons pris des leçons de patience, nous attendons les événements dans le calme qui convient à notre certitude morale de la victoire plus ou moins prochaine.

Aux nouvelles que nous donnions hier de la bataille russe, nous n'aurions pas grand-chose à ajouter si le communiqué russe du 18 septembre n'avait annoncé l'apparition d'un grand raid de cavalerie dans la direction de la voie ferrée Sventsiany-Glouboukoï, entre Dvinsk et Vilna. On évalue à environ 13 divisions (50.000 hommes), les forces de cavalerie qui se déploient actuellement face à l'est et au sud-est, le long de la voie ferrée Polotsk-Molodetchno, sur un front de plus de 150 kilomètres.

Quand on examine la carte, on peut se demander quel objectif poursuit une pareille tentative. Les attaques allemandes sont toujours arrêtées entre Dvinsk et Vilna, mais il faut prévoir l'évacuation de ces deux villes par les Russes. Le raid de cavalerie est-il l'indice d'une nouvelle progression allemande entre la Dyvina et le Niémen ? Dans ce cas, la cavalerie préparerait une manœuvre d'enveloppement sur Vitebsk ou sur Minsk. Nous remarquerons, à titre documentaire, que la célèbre Bérésina traverse cette région. On pourrait supposer alors que la stratégie allemande, de plus en plus aventureuse, recherche à nouveau l'écrasement des armées russes, au nord des marais de Pinsk, en les coupant de toutes communications avec Pétrograd.

Peut-être cette cavalerie n'a-t-elle pour objectif précisément que de couper les voies ferrées qui relient Pétrograd à ces régions. Le communiqué russe souligne que des engagements ont eu lieu au sud-est de Sventsiany, entre de forts détachements de cavalerie. Il est à supposer que la cavalerie russe, si énergique et si nombreuse, saura arrêter son audacieux adversaire. Il se passe d'ailleurs des choses tellement surprenantes dans cette bataille russe que nous devons attendre des renseignements complémentaires pour donner des indications précises.

Du côté du Sud, l'offensive russe paraît un peu contenue. Mais la retraite autrichienne est confirmée au delà de la Strypa.

Sur le front italien et aux Dardanelles, aucun événement marquant. Les navires russes et les sous-marins alliés continuent à couler, dans la mer Noire et dans la mer de Marmara, ce qui reste des navires turcs, bâtiments de guerre et voiliers.

Nos avions, par ces beaux temps, sont tous les jours en route; ils ont bombardé successivement les mines de potasse de Nonnenbrück et la gare de Lutterbach qui les dessert, les hangars de l'aviation de la Brayelle, près de Douai, la ville et la gare de Trèves, la gare de Baroncourt, en Woëvre, qui sert à de nombreux convois allemands, les villes de Donaneschingen et de Marbach, aux sources du Danube, la grande gare de Benestroff, etc. Le bombardement de Trèves a produit en Allemagne la même émotion que celui de Carlsruhe.

Les avions allemands ont bombardé au hasard, comme d'habitude les villes ouvertes, Compiègne, Nancy, Lunéville. Les zeppelins, toujours acharnés contre l'Angleterre, ont fait quelques dégâts dans Londres. Leurs bombes sont de véritables réclames pour le recrutement des volontaires anglais.

Général X...

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 18 Septembre (412^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Nuit mouvementée dans le secteur de Neuville-Roclincourt, devant Roye et sur le plateau de Quennevières. Rafales fréquentes d'artillerie de divers calibres. Lutte de bombes et fusillades, mais sans engagement d'infanterie.

Dans la région de Berry-au-Bac, en Champagne, autour de Perthes, et entre Aisne et Argonne, canonnades toujours vives.

Rien à signaler sur le reste du front.

AUX DARDANELLES

Du 12 au 17 septembre, aucun mouvement important. Les Turcs ont attaqué plusieurs points du front à la mine, procédé non encore employé par eux jusqu'ici. Le 17 au matin, une galerie ennemie a été détruite malgré une avance de plusieurs jours sur nos contre-mines. L'opération a parfaitement réussi sans nous coûter aucune perte.

VINGT-TROIS HEURES. — Dans la région de Lombaertzyde, actions réciproques des engins de tranchées; notre artillerie lourde a détruit deux observatoires.

En Artois, l'activité de l'artillerie se poursuit de part et d'autre particulièrement dans le secteur Neuville-Roclincourt; l'efficacité de nos tirs sur les mitrailleuses et les lance-mines a été constatée en plusieurs points.

Dans la région de Roye, lutte de grenades et

fusillade accompagnées de quelques actions d'artillerie.

Dans la vallée de la Miette, au nord de Berry-au-Bac, nous avons enlevé un petit poste allemand.

En Champagne, en réponse à un bombardement par l'ennemi de la région du camp de Châlons, nous avons violemment canonné les bivouacs allemands.

A l'est de Chaillon (nord-est de Saint-Mihiel), un ballon captif allemand a été abattu.

Devant Saint-Mihiel, notre artillerie a coupé le grand pont, un pont de bateaux et trois passerelles.

Dans les Vosges, canonnade au Ban-de-Sapt et au Vioul.

LE FRONT RUSSE



DERNIÈRE HEURE

LA CONSCRIPTION provoquera-t-elle une crise du cabinet anglais ?

LONDRES. — Les journaux, s'appuyant sur des renseignements puisés à des milieux officiels déclarent que les bruits d'une grave crise de cabinet qui éclaterait à propos du service obligatoire doivent être accueillis avec une certaine réserve.

Il est vrai que des divergences d'opinion existent entre les ministres, mais le service obligatoire n'a pas encore été discuté par le cabinet, dont les récentes séances ont été entièrement consacrées à la discussion du budget.

UNE NOTE DE L'AMÉRIQUE à la Grande-Bretagne

WASHINGTON. — M. Lansing annonce que la note destinée à la Grande-Bretagne est prête; l'envoi en aurait été retardé jusqu'à la réception de la réponse allemande relative à la guerre des sous-marins.

Les Etats-Unis se placeraient, dans leur note, sur le terrain suivant :

C'est à la Grande-Bretagne, et non pas aux commissaires américains, qu'il appartient de fournir les preuves dans le cas de saisie des cargaisons.

Des fusées ont été trouvées à bord du "Sant'Anna"

WASHINGTON. — Le consul des Etats-Unis aux Açores, en annonçant l'arrivée du *Sant'Anna*, dit que des fusées ont été trouvées à bord du transatlantique et que de nombreuses explosions avaient eu lieu.

C'est un nouveau crime des propagandistes allemands.

LONDRES. — Une dépêche de Sao-Miguel (Açores) au Lloyd annonce que le capitaine du vapeur *Sant'Anna* attribue l'incendie qui a éclaté à son bord à des propagandistes allemands; il ajoute qu'il n'y eut pas de panique et que 605 femmes, enfants et vieillards furent transférés sur l'*Ancona*, le premier des neuf vapeurs qui répondirent à ses appels au secours.

L'enquête sur le torpillage de l' "Aude" et de la "Ville-de-Mostaganem"

MARSEILLE. — Ce matin, à 8 heures, le commandant Joubert a commencé l'enquête concernant la perte en Méditerranée des deux paquebots *Aude* et *Ville-de-Mostaganem*, de la Compagnie transatlantique.

Le personnel du pont et des machines de ces deux navires torpillés a été convoqué au bureau spécial du port pour y être entendu.

Préparation allemande d'une nouvelle offensive

ROTTERDAM. — Plusieurs faits ont été relevés qui démontrent que les Austro-Allemands se préparent à porter un coup dans une direction nouvelle.

Depuis plusieurs jours, aucun journal allemand ou autrichien n'est sorti des deux pays. Les communications par la poste ont été presque impossibles. En raison des restrictions actuelles, la frontière entre la Hollande et l'Allemagne est presque infranchissable; celle entre la Hollande et la Belgique est fermée. On dit que la frontière entre l'Allemagne et la Suisse va l'être également.

Les officiers supérieurs allemands de Belgique disent ouvertement que l'état-major allemand n'a pas l'intention de s'avancer plus loin en Russie; d'autre part, le front des Alliés à l'ouest est regardé comme inexpugnable.

Des troupes ont déjà été transférées du front oriental, composées aussi bien d'Allemands du Nord que d'Autrichiens du Sud.

Tout indique à bref délai une nouvelle offensive sur un autre point, soit contre l'Italie, soit contre la Serbie. (*Daily Telegraph*.)

M. Albert Thomas aux usines de guerre

NANTES. — M. Albert Thomas est arrivé hier matin pour visiter les différentes usines travaillant pour les besoins de la défense nationale.

L'EMPRUNT DES ALLIÉS aux Etats-Unis sera facilement souscrit

NEW-YORK. — La commission financière anglo-française et les représentants des grandes banques de New-York, de Chicago, de Boston et d'autres villes de province, a tenu aujourd'hui une nouvelle réunion secrète, la troisième depuis trois jours.

Les propositions et contre-propositions commencent à prendre une forme définie.

On a reçu de banquiers éminents des assurances positives que 500 millions de dollars au moins seront facilement souscrits, et ce fait pourra peut-être amener les commissaires anglo-français à modifier leur maximum d'un million de dollars; et il se pourrait que la première émission fût représentée par une tranche moins importante.

Etant donné que la commission a déclaré hier que les exportations de l'Amérique en Angleterre et en France sont évaluées à environ un milliard de dollars, on prétend savoir que le principal désir de la commission est d'obtenir des crédits pour couvrir le commerce ordinaire avec les Etats-Unis.

D'après les déclarations recueillies dans les banques de toutes les parties du pays, il ressort que l'emprunt sera certainement placé et la discussion porte actuellement sur les détails précis de l'opération.

On considère comme grandement indiqué que la propagande allemande a fait fiasco.

Les gestes isolés d'opposition allemande contre l'emprunt ont été traités sommairement par les banques. C'est ainsi que deux gros clients d'une d'entre elles ayant menacé de retirer leur argent, la banque leur a immédiatement demandé de le faire.

Le financier Hill, le roi des chemins de fer, à qui l'on demandait si l'opposition allemande aurait, sur les banquiers, quelque influence, a déclaré que cette opposition serait refoulée aussi énergiquement qu'elle se produirait.

Les banquiers principaux étant absents de leurs bureaux, ce fait est considéré comme une preuve que des séances secrètes ont lieu.

On explique que le secret est principalement motivé par les lettres de menaces et d'injures qui sont parvenues aux divers membres de la commission.

La présence de la commission à New-York et la publicité accordée aux négociations ont eu un effet salutaire sur le change étranger, la livre sterling et le franc étant maintenant plus fermes qu'ils n'ont jamais été depuis trois semaines.

Le milliardaire Gould est favorable à l'emprunt

OMAHA (Nebraska). — M. Edwin Gould, millionnaire de New-York, a déclaré, au cours d'une interview, qu'il était favorable à l'emprunt anglo-français, car cet emprunt amènerait sur le marché l'excédent des produits des fermes et des usines des Etats-Unis.

La gendarmerie persane est licenciée

TÉHÉRAN. — Par suite de non-paiement de la solde depuis plusieurs mois, et cela malgré trois avertissements successifs, le chef de la gendarmerie, le major Iedval, a licencié les gendarmes.

Pour garder les légations et les établissements gouvernementaux, on a rappelé des détachements de gendarmerie qui campaient sur divers points et qui rentrent à Téhéran.

Les partisans des Allemands cherchent à expliquer la rentrée des gendarmes de province dans la capitale par la crainte d'un mouvement des troupes russes, mais la véritable cause est le non paiement de la solde. De nombreux gendarmes tentent de s'enrôler dans la brigade des cosaques.

M. Millerand visite l'atelier de Puteaux

Le ministre de la Guerre a passé, hier matin, une inspection détaillée de l'atelier de construction de Puteaux. A la suite de cette visite, M. Millerand a témoigné sa satisfaction au directeur de l'établissement, le colonel Obrecht, avec mission d'en transmettre l'expression au personnel de l'établissement.

Le ministre s'est ensuite rendu à Levallois-Perret, où M. le député Dumont lui a présenté une série intéressante de modèles de voitures automobiles destinées à la désinfection des effets, à la stérilisation des eaux, au lavage des hommes, au blanchissage du linge et au nettoyage des vêtements.

LES DÉPUTÉS DE PARIS remettent une adresse au vainqueur de l'Ourcq

BLOIS. — Une cérémonie touchante, tout intime, a eu lieu hier à Herbilly (Loir-et-Cher) à l'occasion de la remise d'une adresse de félicitations au général Maunoury, pour l'anniversaire de la victoire de la Marne.

Herbilly est un petit bourg de deux cents âmes dont les chaumières s'éparpillent en pleine Beauce entre la voie ferrée de Paris à Bordeaux et la Loire.

Le château du général Maunoury, à demi caché au milieu d'un parc d'arbres centenaires, émerge du sein d'une véritable oasis de verdure; une vieille tour croulante domine le paysage.

A midi, arrivent, en automobiles, MM. Maurice Barrès, Denys Cochin, l'amiral Bienaimé, Grousier, Lauche, Jean Longuet, Aubriot, Petitjean, Puech, Weber, Dubois; ils sont introduits dans un grand salon très simple dont les larges fenêtres s'ouvrent sur la pelouse du parc; aux murailles, des tapisseries représentant des chasses et des armes anciennes; dans un coin, des gerbes de fleurs cravatées de rubans tricolores et offertes au général par la population blesoise s'entassent.

Le général Maunoury, dont un bandeau blanc cache les deux yeux, reçoit les délégués, assisté de Mme Maunoury et de Mme la colonelle Schneider.

M. Denys Cochin présente l'adresse signée d'un grand nombre de députés; le général, très ému, répond en affirmant sa foi absolue dans la victoire de la France et en vantant la bravoure du soldat français.

A l'issue du déjeuner, les délégués et la famille du général Maunoury prennent le thé à l'ombre d'une superbe charmille.

A 3 heures, les hôtes du général prennent congé; ils vont visiter le château de Chambord avant de reprendre la route d'Orléans.

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

La nuit du 17 au 18 a été calme. Ce matin, bombardement peu intense de quelques-uns de nos postes avancés, ainsi que de Peruyse.

Bombardement plus nourri dans la région au sud de Dixmude.

Au cours de l'après-midi, bombardement de Coostkerke, Saint-Jacques-Cappelle, Oudecappelle et Nieucappelle.

LA SUISSE DÉFENDRA sa neutralité

BERNE (*Dépêche particulière*). — Les Allemands ont poussé leurs fortifications dans l'angle que forme le Rhin de part et d'autre de Bâle, très près de la frontière suisse. Le gouvernement fédéral, soucieux de maintenir une exacte neutralité, n'a pas été sans remarquer ces travaux, qui pourraient faciliter un mouvement tournant contre Belfort à travers le territoire suisse. Bornons-nous ici à rappeler ce que disait, la semaine dernière, le président Motta, en un banquet à Genève: il observait que l'armée suisse est mobilisée depuis le début d'août 1914 et que la Confédération n'a pas reculé, ainsi, devant les grosses dépenses, dont l'objet est d'assurer l'intégrité du territoire. Ce n'est assurément pas la France qui aura jamais l'idée de la menacer.

Un décret du gouvernement suédois

COPENHAGUE. — Un navire suédois, qui transportait des huiles et des céréales de Malmö à Stockholm, a été saisi par des torpilleurs allemands, qui l'ont conduit à Stettin; l'Allemagne a offert de payer sa cargaison.

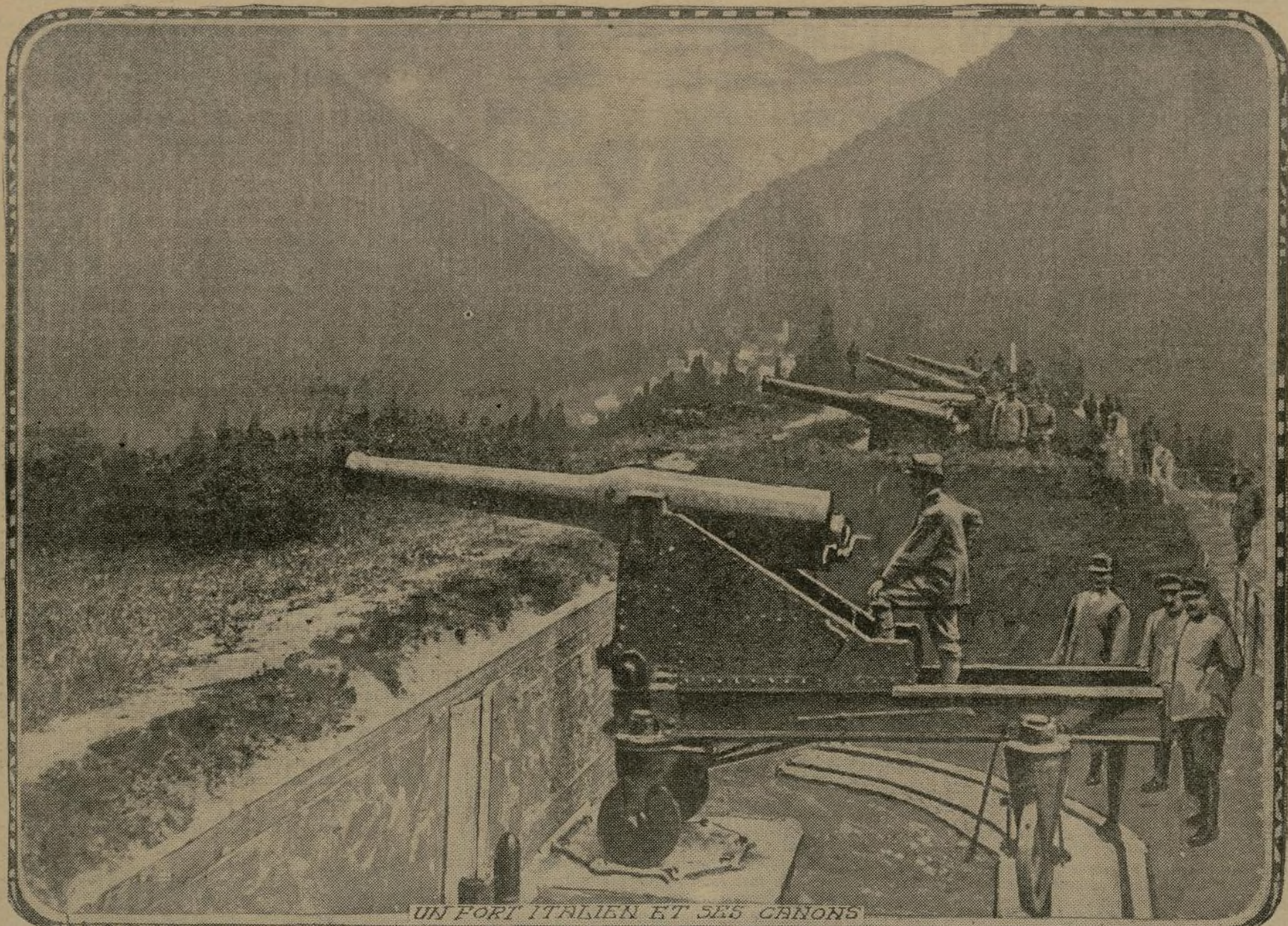
Afin d'empêcher le renouvellement de pareil fait, le gouvernement suédois a décrété que, désormais, toutes les marchandises prohibées, expédiées d'un port suédois à un autre, devront être transportées par chemin de fer et non par eau.

AUX GRANDS MOULINS DE CORBEIL

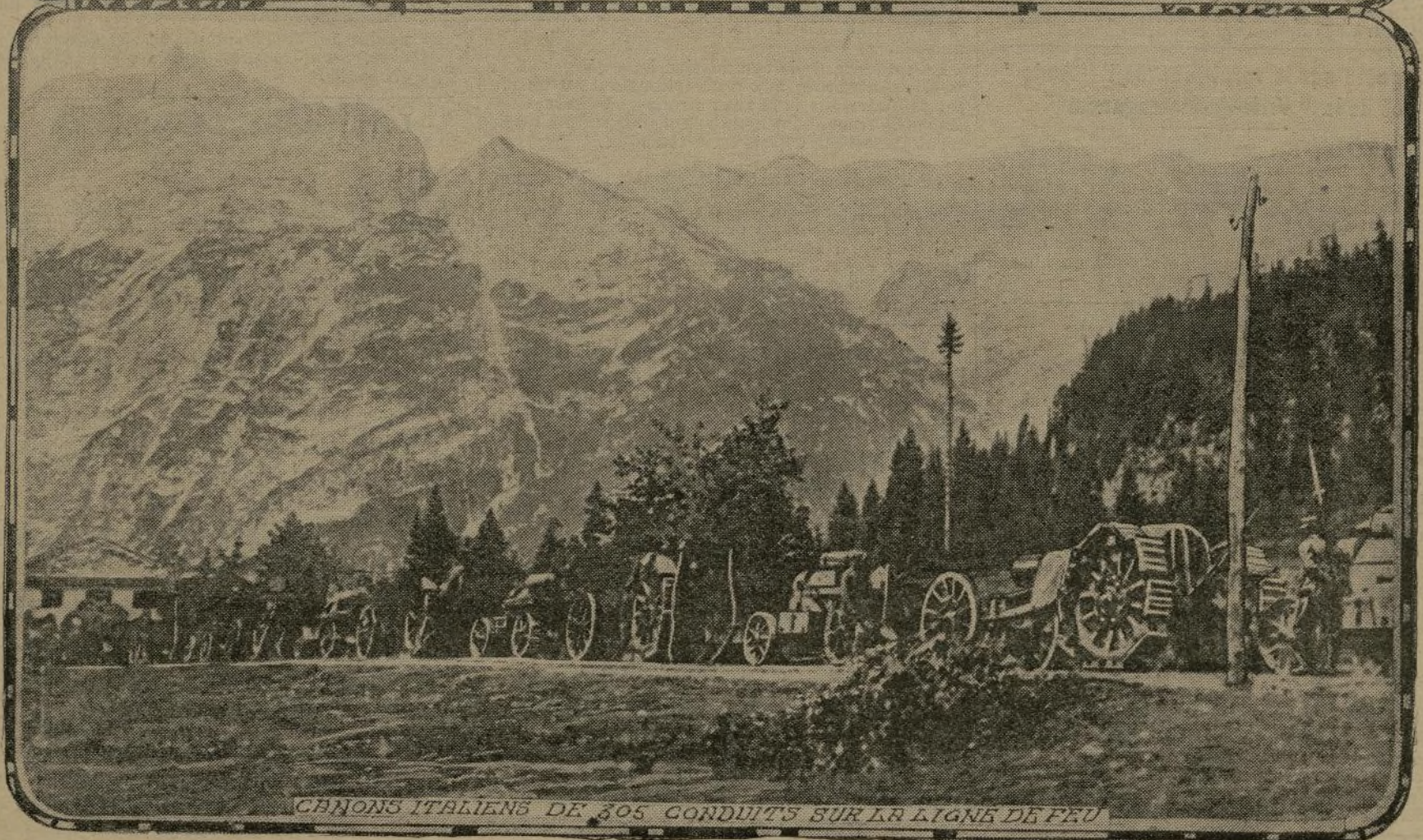
Les membres du conseil d'administration des Grands Moulins de Corbeil se sont réunis hier au siège social, rue du Louvre.

Le conseil a reçu communication officielle de la démission de M. Baumann, administrateur-délégué. Le conseil d'administration a accepté cette démission.

Front italien. — Pièces de forts et artillerie de campagne



UN FORT ITALIEN ET SES CANONS



CANONS ITALIENS DE 305 CONDUITS SUR LA LIGNE DE FEU

Nous avons déjà eu l'occasion de souligner l'importance numérique et la qualité des armements dont disposent nos alliés italiens. Les armées du généralissime Cadorna s'enrichissent de jour en jour de munitions correspondant aux pièces de tous calibres qui tiennent en respect et font reculer les Autrichiens. Les forts italiens sont puissamment défendus par des canons à longue portée, et les 305 fameux, si justement redoutés par un ennemi qui fit cruellement connaissance avec eux, justifient, par de quotidiens exploits, les espérances que l'on fondait sur eux au temps de paix.

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Méfiez-vous des aviatiks !

De l'Echo des Tranchées (17^e territorial) :

Un de nos malheureux camarades vient d'être victime du passage d'un aviatik.

En effet, étant demeuré le visage levé vers la nue pendant dix minutes, il a été pris d'un violent torticolis. Il a fallu des massages vigoureux pour le soulager.

Attention ! camarades !

Les aviatiks ne sont pas aussi inoffensifs que nous pourrions le croire.

CHRONIQUE DE LA MODE

Pour correspondre à la mode féminine, qui exige des jupes très amples, la mode masculine ne saurait tout de même pas nous imposer des pantalons de zouave. Mais nous remplaçons l'abondance par le nombre. Nous portons deux pantalons au lieu d'un. Par-dessus le pantalon de troupe normal bien clair, nous enfilons un étui foncé, dit « salopette », qui rappelle les pyjamas d'autan. Les héros de 1793 étaient sans culotte. Nous, nous avons deux pantalons ! O progrès ! Que faut-il de plus pour notre bonheur ?

Les annonces du "Crapouillot" (Gazette poilue)

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL DE LA BELLE-ETOILE. — Vieille maison française. — Succursales sur tout le front.

MARMIT'S PALACE. Neuville-Saint-Vaast. Vue sur Souchez et son fameux Cabaret Rouge. Confort moderne.

DEAUSEJOUR. Lotissement du célèbre Fortin et de ses dépendances, conquis sur les Boches par la 1^{re} division.

Mesdames, achetez tout de suite une provision d'un bon **INSECTICIDE**, car votre mari, s'il est vraiment un poilu, ne reviendra pas seul des tranchées !

La bonne publicité

De l'Echo des Guitounes (144^e de ligne) :

AVIS. L'Echo des Guitounes est le journal le plus répandu du front entier : tirage justifié, 1.000.000 d'exemplaires (à quelques zéros près).

Il est relié à toutes les cuisines du 144^e par fil spécial (fil de fer en cuivre) ; il est, en outre, relié avec les Boches par fil barbelé.

Toutes les nouvelles sont garanties fraîches, même celles qui arrivent de la ligne de feu.

Les 100.000 premiers abonnés civils auront droit à un billet de faveur pour le Théâtre des Hostilités. (Se hâter !)

Nous avons décidé de remettre, à titre gracieux, un exemplaire de l'Echo à tout Boche qui viendrait en faire la demande : nul doute qu'il ne trouve sa lecture captivante.

Etant donné le format réduit de l'Echo, on est prié de s'abstenir, autant que possible, de nous adresser des vers de plus de douze pieds, la place nous faisant défaut pour les insérer.

BOCHES, faites-vous naturaliser sans formalités ni frais

L'Echo s'est assuré le concours d'un empaillleur de profession qui se mettra gratuitement à la disposition des Boches désireux de se faire naturaliser.

Spécialiste pour l'empaillage des gros animaux (porcs, vaches, chameaux, etc...). Travail soigné.

L'Echo des Guitounes vient d'éditer un « Manuel de style épistolaire guerrier » permettant de décrire avec précision, lyrisme ou emphase, selon les cas, et toujours avec éloquence, les impressions variées que procurent la canonnade, la mélodie pénétrante des balles, la préparation d'artillerie, l'attaque, la contre-attaque, la charge, les visions d'horreur du champ de bataille, l'observation au poste d'écoute, les longues rêveries de la faction, les distractions et joies de la corvée, etc. — Recommandé aux embusqués.

Le général est de corvée

De l'Armée coloniale :

C'était un point fréquemment cité dans les communiqués. Il pleuvait. Deux hommes chargés de réceptifs remplis de vivres suivaient les boyaux qui mènent aux tranchées de première ligne. A un carrefour, ils rencontrent un soldat littéralement enfoncé dans un vieux « ciré » qui le protège contre la pluie. On n'aperçoit dans l'ombre que le bout de son nez et sa barbe blanche.

Les deux cuisiniers l'ont dépassé. Une idée vient à l'un d'eux. Il se retourne :

— Eh ! le vieux, que fais-tu là ?

Le « vieux » répond :

— Rien. Je me promène.

— Ah ! tu te promènes, et où que tu vas, comme ça ?

— Je vais à l'avant.

— Parfait, mon vieux, nous y allons aussi. Et comme nous sommes embarrassés de colis, tu vas nous aider à porter le « frichti » aux copains.

Le vieux poilu ne se fait pas prier. Il empoigne deux des seaux et suit les cuisiniers. A la queue l'en leu, les trois hommes arrivent jusqu'à la tranchée où les fantassins attendent sans impatience leur repas, sûrs qu'ils sont de le voir arriver à l'heure.

En apercevant le « vieux poilu » qui aide les cuisiniers, l'officier qui commande les éléments avancés rectifie la position : « Mon général... »

C'était, en effet, le général commandant la 1^{re} division, qui, suivant une habitude dont il est fier, allait seul et incognito se rendre compte de ce qui se passait en première ligne.

En constatant leur méprise, les deux cuisiniers faillirent lâcher leurs seaux de rata. En riant, le général les rassura. Et l'on parla longtemps au 1^{er} colonial du « vieux poilu » qui, certain soir, participa à la corvée de la soupe.

Le miracle du baiser

Du Bulletin des Réfugiés du Nord :

Un soldat du 43^e d'infanterie fut atteint en avril d'une balle allemande, qui, ayant traversé son équipement et son portefeuille, s'arrêta sur une lettre de sa fiancée, réfugiée à Paris.

Il retrouva la balle collée à l'endroit où la lettre se terminait par « 1.000 baisers », etc.

Et notre gars du Nord de conclure :

« C'est égal, la chère enfant a bien fait de ne pas regarder à un zéro : s'il n'y avait eu que 100 baisers, c'eût été moins gros, et peut-être que la balle eût passé outre. »

La vie tient à bien peu de chose.

Qui sait, mon cher correspondant, s'il n'y a pas dans le grand cœur des petites fiancées de 1915 un pouvoir magique qui protège là-bas les héros qui songent à elles.

Le ruban tricolore

Du Courrier de l'Armée belge :

Décidément, les Belges en général et les Bruxellois en particulier « sont ingouvernables », comme le déclarait dernièrement l'ineffable gouverneur van Bissing.

Pas un jour ne se passe sans qu'ils le fassent comprendre — d'une façon quelconque et même sans façon — aux Allemands ; landsturmiers ou officiers.

Voici une des dernières « zwanzes » dont tout Bruxelles a fait des gorges chaudes pendant plusieurs jours :

Dans le tram qui monte vers Forest, une dame, portant au corsage une fleur tricolore, vient s'asseoir en face d'un « oberleutnant ». N'écoulant que son devoir, l'officier prie, puis somme la dame d'enlever l'emblème séditieux... Pas de réponse... Le Teuton, furibond, se précipite, et, d'un geste brusque, arrache la fleur.

Mais voilà que, à l'étonnement du Boche médusé, il attire en même temps un ruban — tricolore aussi — attaché à l'emblème. L'oberleutnant s'arrête un moment, interloqué, tandis que les voyageurs s'esclaffent et que la dame garde le sourire... Mais l'officier — voulant en finir — empoigne le ruban et tire... tire... à perdre haleine... sur le ruban qui n'en finit pas... Plus il tire, plus il en vient...

Bientôt le tram en était plein. Les spectateurs se tenaient les côtes... Le Boche tira toujours... quand le tram s'arrêta à la gare du Midi. Il en profita pour s'esquiver, sous les quolibets du public.

Et la dame, qui avait toujours le sourire, enroulant son ruban, dit simplement : « J'en avais 80 mètres sur ma poitrine ! Le Boche avait de quoi tirer jusqu'à Forest ! »

Un blessé qui s'arrête lui-même une hémorragie de la carotide

De la Médecine Internationale :

Chacun sait combien sont communément mortelles les blessures des artères carotides. Il est donc hautement instructif d'enregistrer le cas suivant, où le blessé guérit d'une plaie semblable, causée par un projectile de guerre.

Gérard F., vingt et un ans, sergent au 1^{er} de ligne, reçoit une balle dans le nez. Celle-ci traverse la moitié de la figure, fracture en passant le maxillaire et sort par la région parotidienne en coupant la carotide externe.

Avec un remarquable sang-froid, le blessé comprime avec son pouce le vaisseau qui donnait des flots de sang et rampe à trois pattes pendant plusieurs centaines de mètres, jusqu'au poste de secours. Là, le caillot, qui s'était formé sous la compression et qui constituait un véritable anévrysme diffus et surtout un état demi-syncope, arrête en partie l'hémorragie. Une automobile était là, dans laquelle on transporta le sergent, sans le réveiller de cette torpeur favorable, jusqu'à l'ambulance. La carotide externe fut aussitôt liée, et, exactement trois quarts d'heure après l'incident de la blessure, la figure se recolorait. Le lendemain, le teint était normal, et Gérard F. est actuellement en pleine convalescence.

Il y a plusieurs points à faire ressortir dans ce fait, qui s'est terminé d'une façon si anormalement heureuse. Tout d'abord, le sang-froid du blessé et cette sorte de combativité propre à un sportsman exarçé, qui le fait lutter jusqu'au bout, au lieu de s'abandonner à un sort fatal, comme tant d'autres font en pareille circonstance. En second lieu, l'utilité des convois automobiles, qui permettent une rapide évacuation vers des ambulances organisées pour l'opération ; et, enfin, l'urgence de posséder sur le front des formations chirurgicales, comme celle où l'on put sauver la vie de ce sous-officier.

Couche-toi, soldat, couche-toi !

C'est une brave femme qui habite avec sa fille à côté d'une petite gare.

Cette petite gare, inconnue jusqu'ici, se trouve tout à coup devenir fort intéressante parce qu'elle est celle où doivent changer de train tous les permissionnaires qui viennent du front borain.

Ils ont dix heures de nuit à passer là.

Alors la brave femme s'est dit un jour :

« Si je couchais au grenier sur une paille, je pourrais disposer d'un lit ! Si ma fille en faisait autant, cela ferait deux lits ! »

Et voilà pourquoi la brave femme, chaque soir, à la porte de la gare, cueille discrètement deux permissionnaires, au hasard, de préférence les plus minables.

— Venez, mes braves garçons, dit-elle, j'ai deux lits pour vous, deux vrais lits, avec des draps blancs, lavés de tantôt. Ça vous reposera un peu, en attendant de revoir les vôtres...

Et chaque nuit, grâce à cette humble femme, deux poilus revenant de la ligne de feu ont un avant-goût du bon lit familial. Quand ils se confondent en remerciements, cette inconnue, en leur offrant la « goutte », de l'adieu, ne manque pas de leur dire :

— C'est pour vous remettre en train, mes enfants. Des fois que vous ne sachiez plus coucher dans un lit...

La basse-cour du poilu

Après le rat avertisseur, le chien téléphoniste et la pie suspecte, signalons le hibou, animal familier de nos tranchées.

Comme les avant-postes sont souvent établis dans un village en ruines et que dans les villages en ruines où sont les troupes il y a maintes souris, beaucoup de hiboux se trouvent dans les trous des murs, et c'est un jeu pour nos poilus de les prendre au nid. Mis en cage, le hibou grandit tristement : on l'emporte dans la tranchée. Il a des mines de vieille dame acerbée et des plaintes d'enfant. En déguisant un mulot, il fait des grimaces plaisantes. Une légende prétend que là où il est il n'y a plus de puces, car toutes vont sur lui.

Dans une tranchée de Lorraine, il y a ainsi trois hiboux. L'un s'appelle Kronprinz, l'autre Guillaume, et le dernier Hindenburg.

La balade au lac

Dans le camp de X..., non loin du lac de Constance, les Allemands distribuent aux prisonniers un journal rédigé en français, mais imprimé en Bavière.

Les nôtres y lurent avec stupéfaction, en plusieurs numéros consécutifs, qu'ils se trouvaient très heureux dans ce camp, où leur étaient permises, chaque dimanche, des promenades au bord du lac. « Pour voir », une délégation alla, un soir, demander la permission de « se promener au bord du lac », comme le disait le journal. Mais on renvoya la délégation à ses baraquements, avec un énergique refus.

Depuis lors, nos soldats, pour en avoir le dernier mot, font gravement, chaque dimanche, le tour du bassin, à la fontaine du camp. Ils appellent cela la balade au lac de Constance.

Un dimanche au front...

A A..., village délabré, où sont nos avant-postes, l'annonce de la division est venue et a averti qu'il dirait la messe parmi les ruines d'une usine de velours, encore à peu près debout.

Il n'y avait pas eu de messe, à A..., depuis des mois. Aussi, tous les disponibles s'empressèrent-ils. Malchance ! Justement, ce jour-là, à la suite de nos canonnades, les Boches ripostaient, et l'on ne pouvait compter sur une messe tranquille.

Elle commença pourtant. Un vieux territorial grisonnant et un jeune caporal de l'active servaient d'enfants de chœur.

Avant l'élévation, un obus de 88 allemand vient s'écraser, avec un terrible fracas, dans la rue à côté.

Était-il prudent de laisser cent hommes, réunis, s'exposer ainsi ?

Après quelques moments d'hésitation, le commandant vint parler au prêtre, puis il fit un geste et ordonna que tout le monde quittât l'usine. Les marmites continuaient de plus belle.

Seul, resta, symbolique, avec les deux servants, le prêtre, qui dit sa messe jusqu'au bout. C'est seulement après l'ite missa est qu'un dernier obus effondra le toit et renversa l'autel.

La cuisine de nos Alliés

Huitres à l'anglaise (angels horse back) (Cuisine anglaise)

Retirer les huitres de leurs coquilles. Envelopper chaque huitre dans une très mince tranche de bacon (lard anglais), les embrocher sur de petites brochettes de métal ; assaisonner de poivre fraîchement moulu et faire griller.

Dresser les brochettes sur des toasts de pain grillé taillés de la longueur des brochettes ; saupoudrer de mie de pain frite et assaisonner d'un peu de cayenne.

Blinis (crêpes russes) (Cuisine russe)

Préparer une pâte un peu molle composée de 15 grammes de levure délayée avec un quart de litre de lait tiède et 25 grammes de farine tamisée.

Mettre cette pâte à fermenter dans un endroit tiède pendant deux heures.

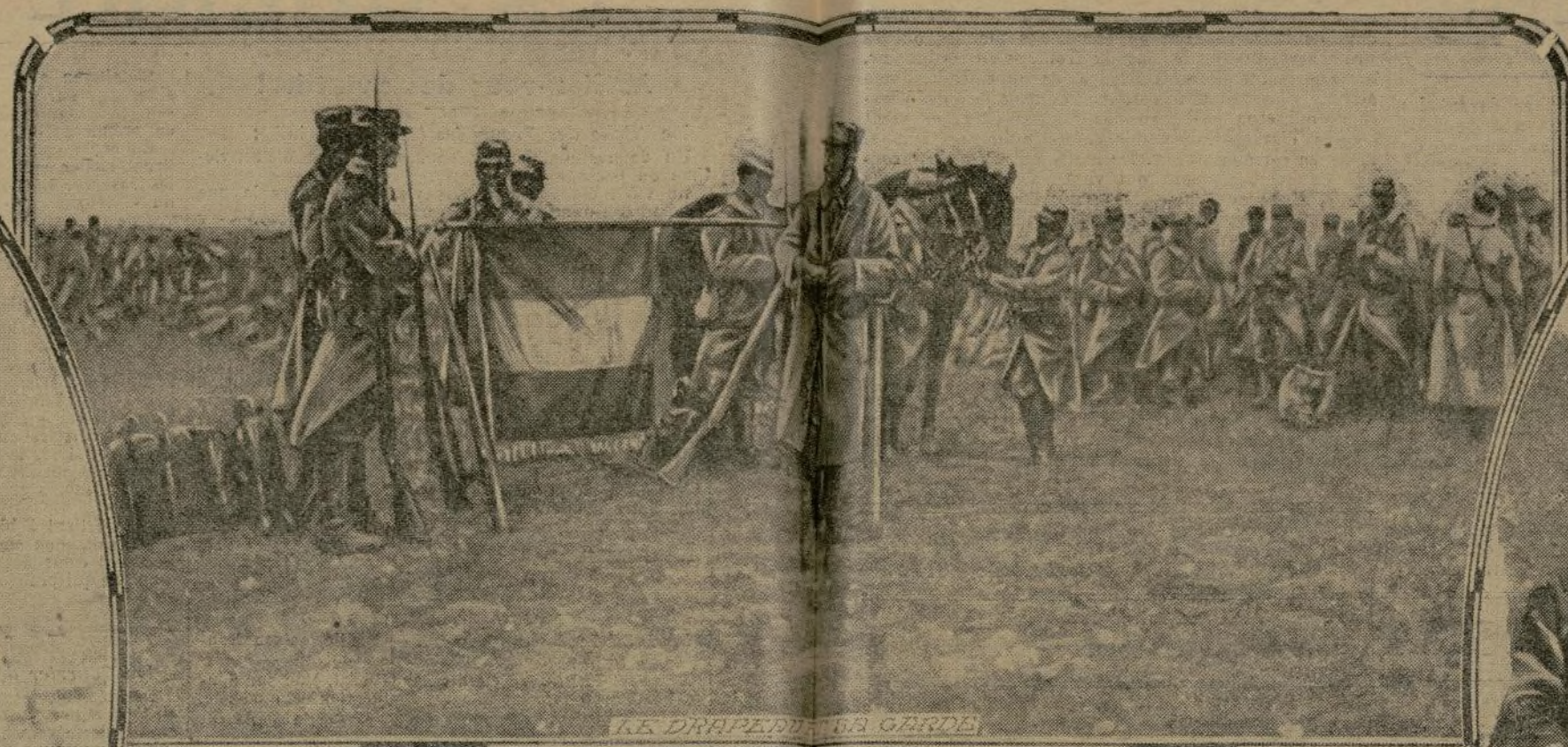
Lui ajouter 125 grammes de farine tamisée, deux jaunes d'œufs et une pincée de sel fin. La délayer sans grumeaux avec 1 décilitre 1/2 de lait tiède. Bien mélanger et incorporer deux blancs d'œufs fouettés. Laisser lever cette pâte pendant une demi-heure.

Cuire les blinis, comme les crêpes ordinaires, dans de très petites poêles épaisses.

Le pittoresque de la vie au front. — Tous pour un, un pour tous



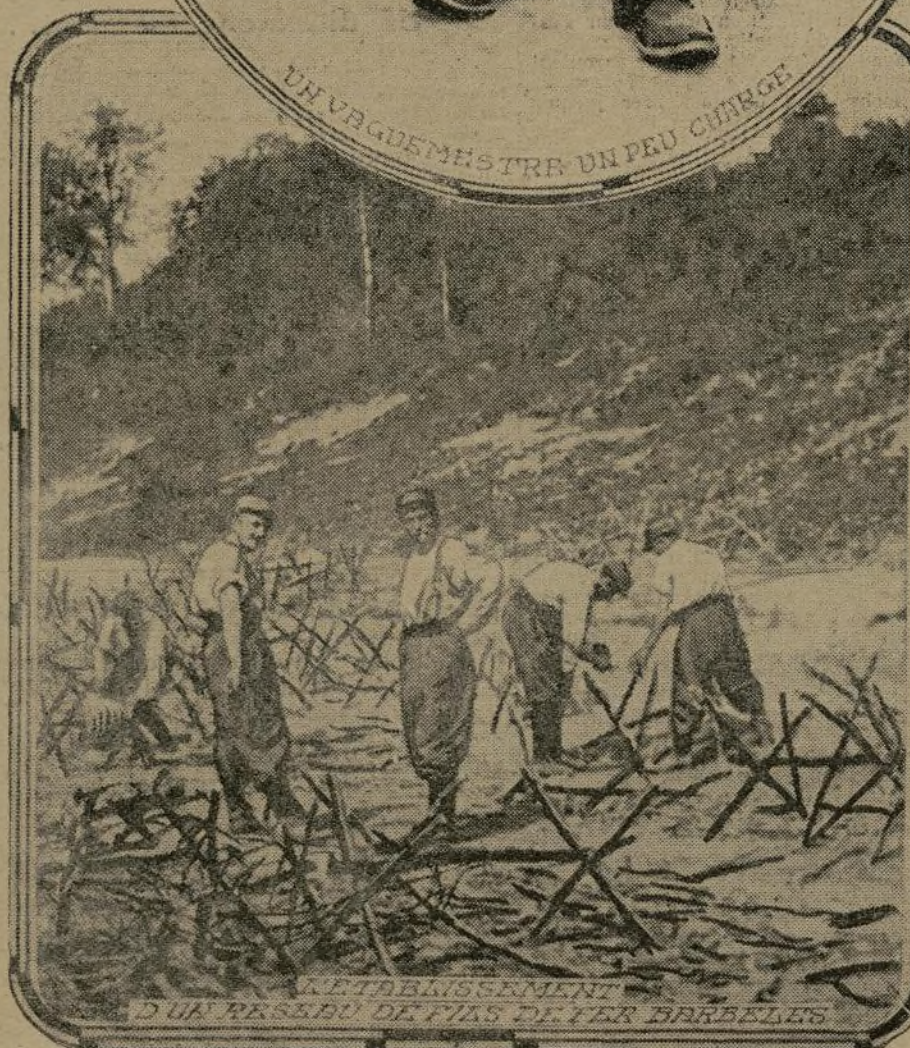
UN VAGUEMESTRE UN PIED CHARGE



LE DRAPÉAU DE GARDE



LE CHIEN DE LA COMPAGNIE DANS LA TRANCHEE



LE TABLISSMENT D'UN RESEAU DE FILS DE FER BARBELES



LA RUCHE DANS LA TRANCHEE. BONNIERS, TAILLEURS, ARMURERS



LA CORVEE DE PLANCHES

La vie du front ne se passe pas uniquement en combats. Si l'on reste toujours sur le qui-vive, et si l'on n'a qu'un désir, celui de changer de logis et d'avancer, on n'en oublie pas l'obligation constante d'aménager au mieux le lieu que l'on occupe, d'abord pour la défense et ensuite pour son bien-être personnel. Aussi n'est-il pas d'heure, à la tranchée ou à l'arrière, où il n'y ait quelque chose à faire. Ou bien l'on entretient le créneau, ou bien l'on transporte des planches. Et encore on renforce la barrière de fils barbelés.

Et aussi on fait des reprises aux culottes en attendant de faire des reprises de territoires. Le moment béni, celui qui est préféré même à celui qui apporte le cuistot et sa cuisine, c'est lorsqu'arrive le vaguemestre avec ses lettres et ses paquets. Alors, c'est la trêve des soucis; les cœurs et les yeux se retournent vers les foyers lointains. Et après avoir lu la lettre, ouvert le paquet, on travaille avec plus d'ardeur encore.

LA GUERRE AÉRIENNE

LES ALLEMANDS ont-ils progressé en aviation ?

Alors qu'au début de la guerre et pendant les dix premiers mois les aviateurs allemands refusaient presque toujours le combat lorsqu'ils rencontraient nos oiseaux de chasse ou même de bombardement, ils font preuve depuis quelques mois, d'un mordant qui étonne.

Certes, on peut accabler nos adversaires de tous les défauts, de tous les vices, mais ce qu'il est impossible de leur retirer, c'est la faculté de travail et d'organisation. Lorsqu'ils ont constaté leur infériorité, ils se sont mis à faire des recherches. Elles furent longues. Alors que toutes nos nouveautés sont connues d'eux immédiatement, nous fûmes, jusqu'à leur entrée en ligne, dans l'ignorance des triplaces allemands. Je crois que c'est l'adjudant G..., dont je citais lundi dernier un combat, qui se trouva face à face avec le premier.

Ces appareils ont des moteurs de 200 chevaux, à refroidissement à eau, et possèdent deux mitrailleuses, compensant le désavantage de ne pas pouvoir tirer en avant. Ils ont une vitesse de 140 à l'heure environ, mais sont lourds et peu maniables. Depuis, les Allemands ont sorti des appareils à deux moteurs et deux fuselages qui, eux aussi, sont employés pour la poursuite.

Le point sensible de ces engins est le radiateur, relativement facile à atteindre. Une balle, le crevant, provoque presque aussitôt la descente. De plus, comme ils sont lourds et peu maniables, ils ne peuvent être confiés qu'à de véritables champions. Or, l'Allemagne ne brille pas par leur nombre. Elle en possédait peu en temps de paix, la guerre n'a pas dû modifier beaucoup un état de choses qui tient plus au tempérament qu'aux événements. Ceux qui tombent ne sont pas facilement remplacés. Et il en tombe, et nous en abattons !

L'avenir nous apprendra si la théorie allemande de l'avion lourd triomphera de la nôtre, plus adéquate à notre caractère, de l'appareil léger.

à jusqu'ici, et de loin, l'avantage. Ce sont les parasols qui permettent de descendre presque tous les avions ennemis. A cet appareil a succédé le petit biplan, rapide, léger, montant vite et possédant une facilité d'action incomparable.

Tels sont nos appareils de chasse qui, sans aucun doute, ont l'avantage sur les gros instruments allemands.

Il existe, pour le combat aérien, une tactique comme pour les rencontres terrestres. Il serait indispensable qu'elle fût apprise aux jeunes pilotes qui remplissent la mission terrible et dangereuse entre toutes de s'attaquer aux avions ennemis.

Comment attaquer l'avion ? Comment le poursuivre ? Quelle position est préférable ? Telles sont quelques-

unes des questions qu'il faudrait traiter devant les nouveaux venus à l'aviation qui, s'ils manquent de sang-froid ou de présence d'esprit au moment du duel, pourront être battus avant d'avoir commencé. On apprend à tirer la mitrailleuse, on entraîne à bombarder, n'est-il pas tout aussi logique d'enseigner la chasse ?

On les confierait à des pilotes éprouvés, pendant que les jeunes s'exerceraient à les poursuivre, à se placer en bonne situation pour les tirer. N'y aurait-il pas là à pousser tout un chapitre de l'instruction des nouveaux aviateurs et des observateurs mitrailleurs, ne l'oublions pas ?

Au sujet de ceux-ci, il est nécessaire qu'ils soient toujours affectés au même pilote, de façon à ce que l'entente soit complète entre eux, qu'ils aient pour ainsi dire un seul cerveau pour penser, une seule main pour agir. Habités l'un à l'autre, confiants dans leurs manœuvres respectives, ils doivent combattre ensem-

ble et ne pas voler tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là.

Enfin, nous ne saurions trop insister sur ce que nous avons déjà demandé : le groupement des toréadors de l'air, répartis en escadrilles mobiles qui se promèneraient tout le long du front, selon les besoins, dès que l'ennemi ferait preuve, en un endroit, d'une activité plus prononcée. Je sais d'incomparables chasseurs qui crouissent en des régions où il ne vient jamais d'avions allemands, alors qu'ils seraient si utiles en certains points. De même qu'il y a des groupes de bombardement qui vont et viennent, créons des groupes de chasse. Des Aviatiks ou Albatros à deux mitrailleuses seraient-ils signalés dans un secteur, aussitôt on enverrait une de ces unités qui irait assurer la salubrité de l'air infesté.

Nous ne manquons pas de chasseurs de l'air, nous en avons de très nombreux, mais ce qui importe c'est, par leur utilisation logique, d'obtenir d'eux le maximum de rendement.

Malgré leurs succès rares, mais certains, nos adversaires seraient vite détruits, abattus. Il ne leur resterait que leurs avions de bombardement qui n'ont jamais été vraiment à craindre, sauf pour quelques civils, et qui seraient réduits à néant du jour où notre flotte aérienne constituerait un mur infranchissable.

Jacques Mortane.

INTERNAT Préparation **PIGIER**
AUX AFFAIRES
Programme gratuit, 23, rue de Turenne, Paris.

LE FRONT ITALIEN



FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU DIMANCHE 19 SEPTEMBRE

(22)

Le Grand Blagpool...

PAR
MICHEL GEORGES-MICHEL

Sur la Route

Jim toussa.
— L'unique crainte des bandits est la découverte de leur état civil ?
— Oui.
— Vous êtes certain de faire parler Jingoë ?
— Certain.
— Bien. J'irai donc, ma liste en poche, chercher miss Harrywhist.
— Seul ?
— Seul. Comprenez, ils ne tireront pas sur un homme seul qui s'avancera vers eux les mains levées. Ils l'attireront au contraire.
— Ensuite ?
— Ensuite... je les appellerai, comme vous avez dit, par leur petit nom. Je leur donnerai même des nouvelles de leurs familles. Je ne manquerai pas d'ajouter vivement que nous sommes plusieurs, quelques-uns, beaucoup même à les connaître aussi bien que je les connais, moi. Je m'empresserai encore d'ajouter que mes amis ne sont pas de la police. Et je leur prometterai — et ils me croiront, moi — non seulement la vie sauve, mais encore une libéralité s'ils consentent à laisser miss Harrywhist s'éloigner à mon bras...

Copyright 1915, Michel Georges-Michel. Reproduction et traduction interdites, y compris l'Amérique, la Russie, la Suède et la Norvège.

— Et vous croyez que cela se passera ainsi ?
— Voyons, Jim. Je leur démontrerai que de toute façon ils sont démasqués... qu'en nous laissant partir, miss Harrywhist et moi, ils ont une chance de s'en tirer... tandis que s'ils touchent à un seul cheveu de nos têtes, ils sont dénoncés par nos amis restés en ville. Eh bien ! ce ne sont pas des Corses, vos bandits, qui pour le plaisir de me planter un poignard dans le dos accepteront la mort en remerciant le Christ, heureux de s'être vengés de leur vainqueur... Non, ce sont des Américains, ce sont des gens pratiques...

— Vous êtes un joliment fier garçon, dit Nido, en tendant la main à Pierrot.

La petite troupe s'enfonçait dans une ruelle déserte.

— Vous ne courez que le risque de mourir par accident quelques jours après ce coup d'éclat, reprit Jim. J'ai le devoir de vous en avertir.

— Trouble fête ! dit sévèrement Pierrot. Veux-tu essayer de ralentir mon enthousiasme ? Assassiné ?

Il regarda Jingoë avec l'air de le prendre à témoin : « Ai-je l'air d'avoir peur de cela ? » ... Mais tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur un large morceau de drap noir noué à la ceinture du bandit à l'aide de deux lacets. Pierrot détacha l'objet avec hâte :

— Un masque !... dit-il. L'aventure sera complète. En campagne, il ne faut pas être trop dégouté. L'honorable sir Jingoë me prêterait bien cet accessoire de cotillon. Du diable, qui me reconnaîtra là-dessous... On ne se venge pas des masques.

— Français ! grommela Jim.
Hass et Nido mettaient pied à terre et transportaient Jingoë dans la cave de Jim.
Celui-ci fit entrer les chevaux dans la

cave, puis avec Pierrot rejoignit ses camarades. L'interrogatoire suivit la marche la plus simple du monde et, au bout d'un quart d'heure, Jingoë ayant parlé comme l'eût fait un guide de l'agence Cook, Pierrot savait par cœur les chemins qui devaient le mener à la retraite cachée où Suzanne était prisonnière de la redoutable bande de Suljigan.

Il avait aussi sa liste complète de noms, liste que les cow-boys copiaient chacun de leur côté et cachèrent dans leur poche la plus secrète.

— J'ai d'ailleurs un ancien compte personnel à régler avec ces gaillards, dit Pierrot. Mais, demanda-t-il à Jim, êtes-vous certain que Jingoë vous a donné les véritables noms ?

— Oui, pour deux raisons, répondit Jim. D'abord, sur la liste, il en est que je connais et dont l'existence est plutôt un peu trouble... Ensuite, le malheureux Jingoë n'a qu'un espoir : voir monter sur le fauteuil électrique tous ses anciens complices, ce qui sera pour lui la seule façon d'être tranquille, car dans une « Association », celui qui s'est laissé pincer devient aussitôt suspect...

Jingoë fut laissé sans espoir d'évasion ou de délivrance dans la cave bien fermée de Jim, et les quatre amis sortirent dans la rue.

La nuit était superbe.

Deux revolvers chargés dans sa ceinture, une carabine en bandoulière, masqué, les bottes graissées, Pierrot sauta d'un bond sur sa bête reposée, fringante et que lui présentait Nido.

— Une goutte de rhum ? demanda Hass en tendant sa gourde au jeune homme.

Malgré leur habitude des coups de tempête, les trois cow-boys ne pouvaient s'empêcher d'admirer leur hardi compagnon.

Pierrot avala un peu de tafia.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Si madame veut passer par ici, madame l'attend, mais la porte est fermée à cause des zeppelins...

(London Opinion.)



— J'avais fait mon service dans la S. H. R. comme S. E. M., puis comme C. O. A. Depuis la mobilisation, en qualité de R. A. T., je suis G. V. C., aussi suis-je E. B. T... (O'Galop.)



EN ALLEMAGNE
Le retour du permissionnaire.

(Loukomoré, Pétrograd.)

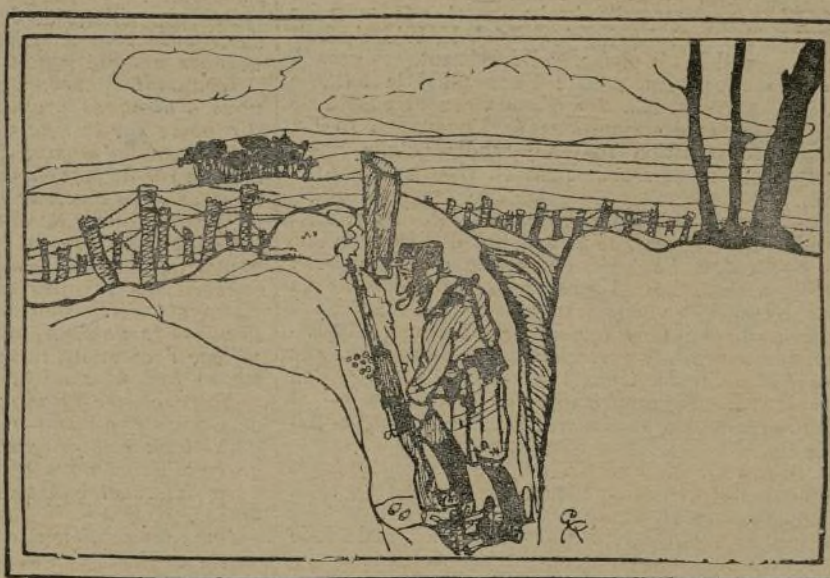


LE BEAU JOUEUR
— Ah! si seulement je pouvais faire Charlemagne...

(Evening Sun, New-York.)



Autrefois, quand les combattants étaient 20.000.



Aujourd'hui, quand il y a eu 2 millions d'hommes en campagne.

(Numero, Turin.)

— Et trottez fièrement, garçon, fit Jim en lui montrant les mains. Vos camarades ne vous lâchent pas pour cette fois encore. A un kilomètre en arrière, vous nous trouverez toujours...

— Vous êtes de braves gars! fit Pierrot. A bien sûr! Et donnant du talon dans le ventre de son cheval, il s'élança, sur la route nocturne, vers cette inquiétante aventure.

S'il pouvait être, à cette heure-là, des gens hénaux, c'était bien les trois charcutiers amenés par Blagpool au « château des Revenants » et qui allaient assister à cette odieuse scène à la suite de laquelle Sulligan avait laissé Suzanne Harrywhist seule dans le souterrain.

Mais le bandit n'avait pas disparu que l'homme aux lunettes, tout frémissant, prenait la parole :

— Camarades, dit-il aux charcutiers, bien qu'en qualité d'anarchiste je n'aime guère les militaires, j'aime encore moins les goujats de l'espèce de ce Sulligan. Si avant toute autre affaire nous tirions cette jeune personne des pattes de ce vilain fiancé ?

Et sans attendre la réponse, le grand Blagpool tourna le roc sur ses gonds d'acier.

Miss Harrywhist, encore toute tremblante, sur un coup de tête :

— Chut!... fit Blagpool en se montrant... Venez... La jeune fille n'hésita pas. Quels que fussent les dangers venus, ils ne seraient certainement pas à craindre que Sulligan.

Elle s'élança vers Blagpool qui l'attira dans le couloir et remit en place le bloc de pierre qui le fermait. Et, s'adressant aux charcutiers :

— Vite, et en silence... Ils refirent le trajet le long du couloir et s'arrêtèrent au bord du précipice.

— Passez, dit Blagpool à Miss Harrywhist. La jeune fille traversa le pont improvisé. Blagpool la suivit; et quand il fut sur l'autre bord :

— Halte! cria-t-il. Une poutre craque... Les charcutiers s'arrêtèrent.

Alors, placidement, Blagpool amena de son côté les trois troncs d'arbres.

— Que faites-vous? crièrent ses gardiens.

— Silence donc! répondit Blagpool, sur l'autre bord de l'abîme. Un peu de patience, gentlemen. Je vais ramener la police. Avant trois heures vous serez délivrés. Si vous avez envie d'entrer dans le château, ne vous gênez pas. Pour faire fonctionner la porte il suffit de chercher un peu : alors on trouve, sur la troisième arête, en commençant par la gauche, un petit loquet de fer...

Les trois charcutiers tirèrent leur revolver.

Mais Blagpool avait parlé de la police. Ils ne tirèrent pas. D'ailleurs, ils n'avaient aucune raison d'appeler sur eux l'attention des bandits de Sulligan. Ils se contentèrent de jurer.

Mais quel était cet assassin de président qui sauve les jeunes filles et parle de la police? N'était-il pas lui-même un policier assez stupide pour les avoir considérés, eux charcutiers, comme de véritables anarchistes ?

Sepandant, heureux de ce qu'une bonne action lui eût permis de se débarrasser de ses gênants compagnons, le grand Blagpool entraînait la jeune fille.

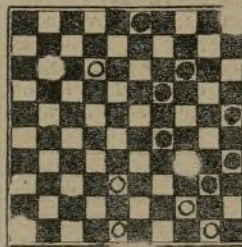
— Courons!... courons!... Que les bandits ne nous soupçonnent point!

Lire la suite dans notre numéro du
du Dimanche 26 septembre.

Distractions pour les tranchées

N° 83. — DAMES, par M. Gaston Beudin.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent.

N° 84. — REBUS, envoi d'un lecteur.

Un de nos poilus nous envoie l'épigramme suivante, qu'il a trouvée gravée sur la tombe (d'une batelière, bien certainement, dirons-nous) :

L U
O

Il demande à nos correspondants de vouloir bien lui dire ce que cela peut signifier.

N° 85. — CHARADE

- Dur métal pour la guerre.
- Dans les prés, un ruisseau.
- Au sobre ne plait guère.
- Est plus malsain que l'eau.
- Puis d'après la grammaire
- Un personnel pronom.
- Le tout dans cette affaire,
- Du premier tient le nom.

SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 80. — A supprimer; problème mal posé déjà donné deux fois!

N° 81. — 1. Drôme; Médor. — 2. Suède; Eudes. — 3. Menace; Musée. — 4. Arles; Lacs (remplacer chiens par dieux). — 5. Salamine; Malsaine. — 6. Arques, Square.

N° 82. — Excelsior.

LE NID DES AIGLES

(Suite de la page 3)

véritable morceau de steppe. Aucun abri nulle part; pas d'arbre; et nous sommes seuls, le lieutenant B., un gros industriel de l'Isère, et moi, sous le ciel bleu. Deux fois, les Boches nous prennent pour cibles à obus; deux fois, ils nous manquent, à quelques secondes près. Un peu de reptation et nous repartons sans hâte. Perchée à l'extrémité d'un poteau de direction, une alouette nous regarde passer. Les « you you », les « dzz », les « chu » prolongés des projectiles qui se croisent, les craquements des explosions, les « bouns ! » des coups de départ, rien ne l'émue.

Nous regardons autour de nous : ici c'est un ancien emplacement de batterie dont les embrasures vides narguent encore les Boches. D'un trou voisin, une voix monte; elle crie : « ... mètres, explosifs ! », et aussitôt l'un des petits talus semble s'enfler désespérément pour pousser un grognement sourd. « Bzz ! » le projectile part. Une minute d'attente : une sonnerie de téléphone. La voix souterraine se fait entendre : « ... explosifs ! » et le petit talus souffle de nouveau ses obus...

Encore un effort et nous arrivons au nid d'aigles, caché dans les roches et les sapins. Je pénètre, sous la conduite d'un alpin dans le poste de commandement. Le colonel B... est là, dans son gourbi; grand, jeune, alerte, le torse moulé dans un chandail de laine grise.

— Vous ici ?

— Oui, mon colonel. *Excelsior* vient vous rendre visite.

Et la conversation s'engage, autour de la petite table, près du lit en planches où s'étalent une pailasse et des couvertures. Une glace ornée d'un cadre doré et un cartel aux sons musicaux : voilà le seul luxe du colonel. On parle du Linge, on parle naturellement aussi de Paris.

Tout à coup, un fracas formidable éclate dans le bois. C'est une marmite boche — et une marmite « soignée » — qui dégringole du ciel. Le colonel, froidement, prend le téléphone. « Décidément, ces gens-là ne comprennent pas. Allô ! Donnez-moi la batterie de... ? C'est vous, X... ? « Ils » viennent encore de tirer. Vous avez des munitions ?... Envoyez-en 10 ! » Et la conversation reprend, tandis qu'une bourrasque passe au-dessus de nous en riposte aux Allemands.

Mais la leçon ne profite pas encore. Et, de son côté, le colonel ne cède pas. Il ne sait pas d'ailleurs ce que c'est que céder. Le tarif des répliques augmente : quinze, vingt... Les Boches nous laisseront-ils au moins le temps de visiter tranquillement le nid ? Nous essayons. J'admire le central téléphonique, l'ambulance, les gourbis. Un ronflement puissant naît aux cimes des sapins. « Gare ! une marmite ! vite ! à l'abri ! » Je m'engouffre dans un trou lambrissé et ripolinisé. Et l'explosion vient, bruyante, mais impuissante.

— Si vous voulez partir, c'est le moment, me dit le colonel B...; dans cinq minutes, ce serait trop tard. Je répondrai quand vous aurez franchi le col.

Je quitte le nid et ses aigles à regret; mais il le faut. Car la nuit tombe. Déjà, l'ombre violette s'épaissit; le profil des montagnes s'estompe dans le lointain. Le soleil couchant brûle de ses derniers rayons, là-bas, à l'occident, sur la Lorraine, derrière les Vosges. Nous reprenons, prudents quand même, le chemin par où nous sommes venus. Bientôt, c'est la nuit proche. Dans un sentier, des « aigles » sont là, assis sur des roches, fumant tranquillement leur pipe. Ils attendent que l'obscurité libère les passages dangereux; je leur demande où ils vont : « Au Linge ». Je les salue avec émotion. Ces hommes-là, qui se battent là-haut, qui s'accrochent à l'ennemi sur les pentes de ce mur tragique, ce sont tous des héros.

Dans le ciel, des étoiles s'allument, et, aussi, sous nos pieds, des lueurs étranges. Autour de nous, des éclairs déchirent les nues, au milieu d'un grondement de tonnerre; ce n'est pas le feu du ciel. C'est celui de la terre. La nuit n'a pas apporté de trêve. Le duel d'artillerie continue.

DES RÉSERVISTES BULGARES sont convoqués

GENÈVE. — Le consulat de Bulgarie à Budapest publie l'avis suivant :

Tous les Bulgares de Macédoine âgés de dix-sept à quarante-cinq ans, qui séjournent en Hongrie et qui ont servi volontairement dans la landwehr de Macédoine, doivent immédiatement rejoindre leurs régiments pour accomplir trois semaines d'exercices.

Les Bulgares macédoniens, âgés de dix-huit à quarante-cinq ans, qui n'ont pas encore été soldats, doivent accomplir une période d'instruction de 44 jours, à partir du 17 septembre. Tous les Bulgares macédoniens doivent se présenter au consulat général pour obtenir leurs passeports.

Le duc de Mecklembourg en Roumanie

GENÈVE. — Le duc de Mecklembourg est arrivé hier à Giurgevo, venant de Routschouk; il a pour suivi son voyage vers Bucarest; il sera reçu par le roi et la reine de Roumanie.

DANS LA RÉGION DE VILNA les combats se développent avec opiniâtreté

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

Dans la région de Riga, engagements de petits détachements sur la rivière Eckau. Des engagements du même genre ont eu lieu en plusieurs endroits sur la Dwina occidentale, dans l'intervalle entre Jacobstadt et Dwinsk.

Les attaques de l'ennemi à l'ouest et au sud-ouest de Dwinsk continuent. Leurs offensives entre la route de Dwinsk et le lac Samava ont été repoussées par le feu de notre artillerie.

Au cours d'une escarmouche au nord de Svienziy, près du village de Davigelichki, ce village est demeuré entre les mains de l'ennemi.

Dans la région de Vilna, et à l'est de cette ville, les combats opiniâtres engagés déjà depuis longtemps se développent de façon sensible.

Sur la rive gauche de la Vilja, entre les lignes du chemin de fer de Vilna à Novo-Svienziy et de Molodetchno à Vileiki, des détachements ennemis ont atteint, en plusieurs endroits, le chemin de fer de Novo-Vieisk à Molodetchno.

En de nombreux endroits de cette région, et dans la région des lacs Modziol, Narotch et Svir, au sud-est de Svienziy, des engagements ont eu lieu entre de forts détachements de cavalerie.

Les Allemands ont prononcé des attaques énergiques dans la direction de Vilna, au sud-est de Meichagola.

Au sud-est d'Orany, des attaques répétées de l'ennemi contre les villages d'Eismonty et de Datzichki ont été repoussées.

Au sud de Datzichki, après un combat opiniâtre, les Allemands ont réussi à occuper le village de Radziouny.

Près du village de Jakonbovzi, entre les villages de Noryidor et de Lida, toutes les attaques allemandes ont été repoussées.

L'ennemi, parvenu jusqu'à la rivière Sehara, nous a attaqués près du village du même nom et il a passé sur la rive droite de la frontière.

Pendant l'offensive de l'ennemi, le long du chemin de fer de Kobrin à Minsk, des combats se sont engagés à la hauteur de la gare de Molokovitchi, un peu à l'ouest de Pinsk.

Pendant le combat pour la possession de Derajno, nous avons remporté de nouveau un grand succès. Nos troupes se sont précipitées sur Derajno et ont bousculé l'ennemi vers le village de Rouda-Krasnoie. Ayant pris d'assaut ce dernier village également, nous avons enlevé 4 mitrailleuses et fait plus de 3.000 prisonniers.

Notre contre-attaque contre le village frontrière de Gontova, au sud-ouest de la ville de Vischnieveth, bien que n'ayant pas abouti à l'occupation de ce village, nous a permis de faire prisonniers 12 officiers et 540 soldats et d'enlever 3 mitrailleuses.

Dans un combat dans la région à l'est du village de Baboulinsze, sur la Strypa, vers le nord de Botchana, nous avons fait prisonniers 14 officiers et 800 soldats.

Nous avons occupé les villages de Zanojka et de Pzlava, au nord-est de Botchana. L'ennemi les a abandonnés et s'est retiré en désordre.

Par des actions hardies, nos troupes continuent sur tout le front, vers le sud de la région de Rovno, à arrêter avec succès le développement des contre-attaques locales que l'ennemi prononce dans plusieurs secteurs avec des forces imposantes.

LES SERBES ENRAYENT toutes les tentatives autrichiennes

NICH. — Officiel. — Pendant la nuit du 14 au 15, l'ennemi a tenté, à trois reprises, de franchir la Save, mais il a été chaque fois repoussé par notre feu d'infanterie.

Le 15 septembre, nous avons entravé des travaux de fortifications de l'ennemi sur le front du Danube, vis-à-vis du confluent du Pek et vers Souska, sur le front de la Save, vers le village de Bejanja.

LE CABINET DE M. RENÉ BESNARD

Par arrêté du 18 septembre, sont nommés au cabinet de M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre, chargé de la direction de l'Aéronautique militaire :

Chef de cabinet. — M. Mayer, lieutenant-colonel d'artillerie territoriale.

Sous-chef de cabinet. — M. Bairet, rédacteur principal au ministère des Finances.

Chef du secrétariat particulier. — M. Poinein.

Un steamer s'échoue

COPENHAGUE. — Le steamer norvégien *Forniot*, à destination de Rouen, avec un chargement de pâte de bois de Norvège, s'est échoué dans le Kattegat.

TRIBUNAUX

LA QUESTION DU PAIN DE FANTAISIE

Confirmation du jugement

La chambre des appels correctionnels de la Cour, présidée par M. de Valles, a rendu hier, au début de son audience, son arrêt dans l'affaire du pain de fantaisie. Le jugement de la huitième chambre condamnant à 300 francs d'amende chacun des trois boulangers poursuivis a été confirmé purement et simplement, après des attendus fortement motivés, où il est dit notamment :

En droit :

Considérant que le pain n'est pas taxé, que le boulanger peut le vendre le prix qu'il veut, qu'il lui est donc loisible d'élever son prix de vente s'il estime que le pain qu'il appelle pain de « fantaisie » ou « de luxe » nécessite pour lui une augmentation de main-d'œuvre; mais qu'il est inadmissible que, pour se rémunérer, au lieu d'augmenter le prix, il diminue le poids, le poids réglementaire, le poids indiqué dans l'appellation habituelle « pain d'une livre, pain de deux livres »;

Qu'un appareil procédé n'est employé que pour faciliter et masquer la fraude, et comme l'ont dit les premiers juges, « pour dissimuler aux clients les gains excessifs et illicites que le boulanger réalise à leur détriment ».

En fait :

Considérant que ce pain n'est pas autre chose que du pain ordinaire, un peu plus cuit;

Que cette légère différence de cuisson pourrait donc tout au plus, comme il vient d'être dit, légitimer un prix de vente supérieur, mais non pas permettre une réduction dans la quantité de la marchandise vendue;

Que c'est à tort que les premiers juges ont admis que le boulanger pouvait bénéficier dans ce cas « d'une certaine tolérance à raison du déficit résultant du déchet produit par la cuisson »;

Qu'aucune tolérance ne peut être admise en principe, sauf, dans l'application de la loi, au ministère public à apprécier s'il se trouve en présence d'un déficit tellement insignifiant qu'il n'y a pas lieu à poursuite;

Que, d'ailleurs, le prévenu serait mal venu à prétendre, à l'heure actuelle, que son pain est un pain de luxe, car la fabrication du pain de luxe est actuellement interdite à Paris; que les prescriptions de la préfecture du 7 août 1914 ne permettaient que la fabrication d'un seul pain, « le pain français », « boulot », « fendu », « court »; que les prescriptions du 5 janvier 1915 permettent « le pain français », « boulot », « fendu », « palas de deux livres » et pains dits « d'une livre », c'est-à-dire pain fait de même pâte, mais en fractions plus petites; que fût-il un pain de luxe, ce pain devrait être vendu au poids;

Qu'il est enfin inexact de soutenir qu'il y a entre le boulanger et l'acheteur un accord; que cet accord, qui serait illicite, n'existe pas, étant donné l'importance énorme du déficit; qu'en effet, si le client a pu prévoir une perte modique due à la cuisson, il n'a jamais admis qu'on avait à lui livrer à peine les deux tiers de la quantité vendue.

Par ces motifs, confirme le jugement de la huitième chambre.

Quelle va être la répercussion de cet arrêt sur la fabrication du pain ? Nous le saurons sans doute d'ici peu.

Un avocat belge plaide devant le troisième conseil

Hier, au banc de la défense du troisième conseil de guerre, est venu s'asseoir, pour défendre un inouïs et un déserteur, un avocat belge, du barreau de Bruxelles, M. Vandeputte.

Le colonel Gouin lui souhaita la bienvenue, l'assurant de toute la sympathie du conseil, lorsqu'il aurait l'occasion de plaider devant lui.

M. Vandeputte remercia le président, manifestant publiquement sa reconnaissance pour la sympathie, l'affection même qu'il avait trouvée en France, après avoir été obligé de quitter son malheureux pays.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres n'ont pas tenu hier matin leur conseil habituel du samedi.

Un frein qui fonctionne mal. — Par suite du mauvais fonctionnement du frein, un tramway de l'Est-Parisien a tamponné, rue de Bagnole, un camion conduit par le charretier Marant, demeurant 9, rue d'Avron.

Arrêt de circulation. — Par suite d'un déraillement, la circulation des tramways Est-Parisien et Nogentais a été interrompue hier, de 1 h. 1/2 à 4 h. 1/2, avenue de la République.

Le feu dans une fabrique de chorée. — Un incendie a presque entièrement détruit la fabrique de chorée, exploitée par M. Besna, impasse Pouchet, 30 tonnes de marchandises ont été consumées. Les dégâts s'élèvent à 60.000 fr.

Il ne faut jamais désespérer. — CALAIS (Dép. partic.). — Mme Louis Raymond, de Calonne-Ricouart, sans nouvelles de son mari depuis le 6 octobre dernier, vient de recevoir de celui-ci une lettre l'informant qu'il était interné en Allemagne. Fait prisonnier à Lille, il refusa de se rendre et fut condamné à être emprisonné jusqu'à la fin des hostilités.

Tué par un train. — LUNÉVILLE (Dép. partic.). — En se rendant à son travail, M. Pierre-Firmin Reeb, de Chantebreu, qui suivait la voie ferrée, a été tamponné par un train et tué sur le coup.

Un G. V. C. renversé par une auto. — NANCY (Dép. partic.). — Sur la route de Toul, M. Richert, professeur au Conservatoire de Nancy, mobilisé comme G. V. C., a été renversé par une automobile et grièvement blessé.

Un officier voleur. — TOULON. — Le lieutenant de vaisseau Le C... commandant en second le vaisseau *Ceylan*, transformé en hôpital, a été arrêté ces temps derniers à Marseille, à la requête de l'administration des douanes, pour détournements de marchandises appartenant à l'Etat.

Les versements d'or. — NANTES. — Au 18 septembre, le succursale de la Banque de France avait encaissé plus de 15 millions. Le maître de la ville vient, malgré cela, de lancer un appel destiné aux retardataires.

DUNKERQUE ET CALAIS. — A Dunkerque, 6 millions 1/2 ont été versés. A Calais, près de 3 millions.

Condamnation d'un socialiste allemand. — BALE. — Le *Hamburger Echo* annonce que le tribunal de Stuttgart vient de condamner à quinze jours de prison le typographe Karl Haering, qui appartient à l'association social-démocrate de Stuttgart. Il était l'auteur de placards, flétrissant les dépenses et les sacrifices sanglants que la guerre exige, qui furent affichés à Stuttgart dans la nuit du 1^{er} mai.

THÉÂTRES

LES « VISIONS DE GLOIRE » AU VAUDEVILLE

Ces *Visions de Gloire* nous arrivent précédées du bruit louangeur de leur succès sur la scène du Grand-Théâtre de Monte-Carlo. Elles appartiennent à un ordre de spectacles dont il est bien difficile de rendre compte, parce qu'ils ont été forgés sur l'enclume des circonstances et qu'ils ont pour eux tout l'éclat de leurs intentions. Les modèles du genre ont vu le jour, nous voudrions dire la lumière de la rampe, à l'Opéra-Comique et l'on peut les admirer dès le principe, parce que si c'est de l'éphémère, c'est du moins un éphémère brillant frappé du sceau de notre époque. Il n'est plus aujourd'hui, d'ailleurs, que deux sortes de spectacles : ceux qui « versent de l'héroïsme au cœur du citadin » et ceux qui lui dispensent les pavots divers de l'oubli. Peut-être la foule va-t-elle des uns aux autres, mais elle donne aux uns ses rires, aux autres son enthousiasme et la répétition du Vaudeville fut hier, d'un bout à l'autre, toute vibrante de bravos.

Les *Visions de Gloire*. Le titre est clair. C'est une suite éloquent et pathétique de tableaux vivants d'une mise en scène ayant atteint le maximum de perfection qui peut être réalisée en cette matière plastique, rehaussés de tout le faste d'un merveilleux décor, soulignés de vers sonores, d'un métal plein, martelé par de bons forgerons du verbe : Déroulède, Rostand, Miguel Zamacoïs, Joseph Fabre, André Muller, et tirés avec de beaux gestes comme des épées au soleil par des artistes qui excellent à les faire vivre et vibrer de toute l'ampleur de leur voix.

Il nous faudrait ici cueillir des roses dans le jardin des épithètes et les offrir à Mmes Moréno, Madeleine Lévy, Marcelle Pince, Guyta-Réal, qui furent admirables et émouvantes à force de talent sincère. Il nous faudrait citer Jean d'Aragon et signaler comme il convient l'exaltation patriotique de tous, après l'art de chacun. Mais, ce faisant, nous laisserions quand même dans l'ombre, faute de plus de place, tout ce qui fait la magie de ces vingt tableaux, où la légende du passé héroïque couronne notre présent déjà debout dans l'Histoire, ayant à ses côtés une légende non moins blanche. La seconde partie du spectacle fait passer le public — prompt à se mettre debout lorsque sonne la première note des hymnes nationaux — à un enchantement plus animé, grâce à M. d'Aria et à Mlle Marthe Urban, de l'Opéra, avec les *Scènes populaires russes*.

Un succès sans égal salua et rappela la noble et grande Pella Litvine qui ne fut jamais plus absolument elle-même, avec son talent souple, robuste, habilement conduit, que dans ces scènes d'un joli relief et dans cette apothéose de lumière enfin : la *France victorieuse*, qui résume les plus hautes intentions du spectacle après avoir invité les Alliés à des moissons triomphales. — P. B.

A l'Opéra-Comique. — Aujourd'hui, matinée à 1 h. 1/2, Louise (Mlle Suzanne Cesbron, Borel, MM. Fontaine, Albers, Paillard, Azéma); la *Marseillaise* (Mlle Brohly). Soirée à 7 h. 1/2, Mignon (Mlle Edmée Favart, Tissier, MM. Jean Péri, de Creus, Payan); la *Marseillaise* (Mlle Brunet).

Jeudi 23, en matinée, à 1 h. 1/2, reprise de Werther. Le chef-d'œuvre de Massenet sera interprété par Mlle Brohly, MM. Fontaine, Ghasne, Azéma; on donnera, en outre, les *Amoureux de Catherine* (Mlle Tissier, Vaultier, MM. Paillard, Féraud de Saint-Pol), et le spectacle finira par la *Marseillaise*, avec M. Henri Albers.

Le plus beau spectacle du monde. — De l'avis unanime de la critique et des spectateurs, c'est certainement celui du Théâtre Michel, où l'on trouve réunis les deux maîtres de l'humour et du rire : Georges Feydeau et Rip; des étoiles qui ont noms : Spinnelly, Paul Ardot, Raimu et Guyon fils; Jane Danjou, Ellen Andrée et Marcel Simon; de jolies comédiennes : Suzanne Avril, Paulette Dariois, La Baronne, Suzanne Semry, et de ravissantes danseuses : Saphir et Topzy, etc., sans oublier une fastueuse mise en scène, telle que n'en avait jamais connue le Théâtre Michel. Il faut avoir vu *Léonie est en avance* et *Plus ça change...*, si l'on veut bien se rendre compte de ce que peut être en temps de guerre un spectacle gai, fait de tact et d'esprit.

Aujourd'hui, matinée à 2 heures 1/2. Location sans augmentation de prix. Faut. depuis 5 francs. (Tél. Gut. 63-30).

DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 1915

La matinée

Comédie-Française. — A 13 h. 1/2, la *Bonne Mère* et *Primrose*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 13 h. 30, Louise, la *Marseillaise*.

Châtelet. — A 14 heures, le *Tour du monde en 80 jours*.

Gaité-Lyrique. — A 14 h. 30, l'Enfant du miracle.

Comédie-Royale. — A 14 h. 30. (Voir programme soirée.)

Grand-Guignol. — Relâche.

Marigny. — A 14 h. 30, les singes acteurs, les Trombetta, Thérèse Cernay, les Marcé Roman, Milcamp, etc.

Théâtre Michel. — (Même programme que le soir.)

Palais-Royal. — A 14 h. 30, 1915, revue de Rip.

Renaissance. — A 14 h. 30, la Carotte.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15, l'Aiglon.

Vaudeville. — A 2 h. 1/2, première de *Visions de gloire*.

GAUMONT-PALACE. — A 2 h. 1/4, le Trophée du zouave; Nos chasseurs à pied en Lorraine. Loc. 4, rue Forest. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — 2 à 11 heures, trois heures de spectacle : Madame Sans-Gêne (Réjane); Artillerie sur le front.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 à 11 heures. Actualités prises sur le front.

Tivoli-Cinéma. — 2 h. 30 à 8 h. 30, vues prises sur le front.

La soirée

Comédie-Française. — A 20 h., le Passant et le Gendre de M. Poirier.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 19 h., Mignon, la *Marseillaise*.

Comédie-Royale. — A 20 h. 45, les Débuts de Maurice, Appartement meublé (comédie), Apportez votre or (revue).

Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, l'Enfant du miracle.

Marigny. — (Voir programme ci-dessus.)

Châtelet. — A 19 h. 45, le Tour du monde en 80 jours.

Théâtre Michel (Gut. 63-30). — A 8 h. 20, l'Attente; 8 h. 40, Léonie est en avance, de Feydeau; 9 h. 45, Plus ça change...

de Rip.

Palais-Royal. — A 20 h. 30, 1915, revue de Rip.

Renaissance. — A 20 h. 30, la Carotte.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 20 heures, l'Aiglon.

Vaudeville. — (Même spectacle qu'en matinée.)

GAUMONT-PALACE. — A 8 h. 1/4. (Voir programme ci-dessus.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 à 11 h., spect. perman. Actualités prises sur le front.

Omnia-Pathé. — 2 à 11 heures, trois heures de spectacle : Madame Sans-Gêne (Réjane); Artillerie sur le front.

BLOC-NOTES

MARIAGES

— En l'église Saint-Louis de Rochefort a été béni, le 6 septembre, le mariage de Mlle Henriette-Aline Vimont, fille du colonel d'infanterie coloniale, officier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Plessix, avec le docteur Hesnard, médecin de première classe de la marine, fils de M. Hesnard et de Mme, née Blancon.

— Le mariage de M. Charles Masson, avocat à la cour d'appel de Nancy, lieutenant de réserve au 59^e chasseurs à pied, avec Mlle Lucie Bailly, vient d'être célébré dans l'intimité en l'église du Sacré-Cœur, à Nancy.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Edmond Cortot, l'avoué parisien bien connu, décédé avant-hier, à Précy-sur-Thil (Côte-d'Or);

De M. Paul Martineau, compositeur de musique, décédé à l'âge de vingt-cinq ans;

De M. Romazzotti, ingénieur général de première classe du génie maritime, commandeur de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 21, avenue Victor-Hugo, âgé de soixante ans;

De docteur Finlay, correspondant étranger de l'Académie de Médecine, décédé à l'âge de quatre-vingt-deux ans;

De M. Honoré Peyrari, directeur de l'école communale de Sospel, officier d'administration de première classe, sur le front, mort d'une maladie contractée au service;

De M. Eugène Demerson, sous-directeur de la Pastillerie, à la Compagnie des Eaux de Vichy-Etat, décédé à Vichy, âgé de quarante-neuf ans;

De M. Jules-Jacques Letwin, consul général du Chili à Monte-Carlo, décédé accidentellement âgé de soixante-huit ans;

De comte Camille de Pontfarcy, décédé à Champfleury.

BULLETIN MILITAIRE

Officiers d'administration du service de santé

L'état de guerre ayant suspendu le fonctionnement de l'école d'administration militaire de Vincennes, pendant ce temps et pendant le délai d'un an à compter de la cessation des hostilités, le recrutement des officiers d'administration de 3^e classe du service de santé, du cadre actif, s'effectuera : pour les deux tiers, parmi les adjudants-chefs et adjudants d'administration comptant au moins dix ans de services effectifs; pour le tiers restant, parmi les aspirants des sections d'infirmiers militaires reconnus admissibles en 1914 et parmi les officiers d'administration de 3^e classe de réserve du cadre auxiliaire de santé titularisés en vertu de l'article 3 de la loi du 1^{er} août 1913.

Traitement de la Légion d'honneur

Par suite de la mobilisation, beaucoup de militaires présents sous les drapeaux sont titulaires de décorations de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire qu'ils ont obtenus, en temps de temps, soit dans les réserves, soit au titre civil, et qui ne comportent pas de traitement.

Ces militaires ne pouvant être proposés pour des distinctions qu'ils possèdent déjà, un décret du 27 août dernier dispose que : « Tout légionnaire ou médaillé militaire sans traitement pourra être, par décret, admis au traitement lorsque, se trouvant incorporé dans l'armée active et prenant part à des opérations de guerre, il aura accompli une action d'éclat ou rendu des services distingués qui l'auraient fait proposer pour la croix de la Légion d'honneur ou la médaille militaire avec traitement, s'il n'avait déjà obtenu cette distinction à un autre titre.

LES SPORTS

ATHLETISME

L'inauguration du Stade du Chevaleret. — L'inauguration officielle du nouveau stade athlétique, construit par l'Association Sportive Française aux portes mêmes de la capitale, à Ivry, 7, rue Molière, aura lieu aujourd'hui.

A l'occasion de cette inauguration, un match de football mettra aux prises l'ex-champion de la Ligue de Football Association, le Cercle Athlétique de Paris et les champions de l'U. S. F. S. A., l'Association Sportive Française. Bien que ces équipes soient presque exclusivement composées de jeunes joueurs de la classe 1917, la partie n'en sera pas moins des plus acharnées et des plus plaisantes, car on retrouvera quelques gloires du ballon rond qui ont noms : Jourda, Virano, l'Américain Milner, les Belges Falize et Chantrel, le Russe Minor, le jeune Bazaud et l'ex-capitaine de l'équipe de France, « Bob » Rémy. Avant cette partie, une cinquantaine de jeunes gens des classes 1917, 1918 et 1919 de l'Association Sportive Française donneront une exhibition de la méthode de culture physique du lieutenant Hébert, adoptée depuis de longs mois à l'A. S. F.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les débuts des Banquiers. — Sur son terrain de Boulogne-sur-Seine, avenue Victor-Hugo, le C. A. de la Société Générale rencontrera aujourd'hui, pour la première fois cette saison, un club parisien. En vue de commencer son entraînement, le C. A. S. G. a choisi pour adversaire le Ruell A. C. Chez les Banquiers, six nouveaux joueurs, parmi lesquels Leroy et Chauvet, feront leur rentrée aux côtés des excellents équipiers Privat, Cachon et Van den Dey.

COURSE A PIED

Le Challenge Verdellet. — A 10 heures, ce matin, l'U. S. P. organise, sur le parcours porte Maillot-Nanterre et retour, un interclubs magnifiquement doté par notre confrère Verdellet. Réservé aux clubs affiliés à la F. S. A. P. F. Cette épreuve sera suivie avec un grand intérêt.

NEURASTHÉNIE, ANÉMIE, CONVALESCENCE

Pilules GIP par Jour

régénératrices du sang et des nerfs
3 flacons de 100 Pil. 64, B^d Port-Royal, Paris.



(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVURES)

LE MEILLEUR DES AUTRES N'EST TOUJOURS QU'UN PNEU A TOILES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

— (à 200 mètres de la porte de Villiers, Paris) —

Télégr. : Tyricord-Levallois. Tél. Wagram : 58-05

LES ÉPHÉMÉRIDES

de la Guerre

DU 11 AU 17 SEPTEMBRE

SAMEDI 11 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Canonnade sur tout le front. Lutte de bombes en Argonne. Un coup de main allemand échoue près de Sapienueil.

FRONT RUSSE. — A l'est de Grodno, l'offensive allemande est arrêtée par les batteries russes. Sur le Sereth, la victoire russe s'accroît. Nos alliés font 5.000 prisonniers dont 16 officiers.

FRONT ITALIEN. — Actions de détail favorables aux Italiens, notamment au Monte Maronia.

DIMANCHE 12 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Une nouvelle tentative d'attaque allemande échoue à Sapienueil; même insuccès de l'ennemi au sud de Leintrey. Luttes d'artillerie en Artois et en Champagne.

FRONT RUSSE. — L'offensive allemande continue lentement au nord. Skidel, pris et repris, reste entre les mains des Russes. Près de Zelva, malgré l'emploi de gaz asphyxiants, les Russes repoussent une série d'attaques. En Galicie, l'ennemi recule et les Russes font encore de nombreux prisonniers.

FRONT ITALIEN. — Duels d'artillerie dans le Tyrol-Trentin et en Carnie. Les Italiens repoussent une attaque de nuit au bastion de Plezzo. Les Autrichiens groupent des forces dans la zone du bas Isonzo.

LA PIRATERIE AERIENNE. — Des zeppelins tentent un nouveau raid sur les côtes anglaises. Ils jettent des bombes sans résultat.

LUNDI 13 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Canonnades sur l'Yser, en Artois, en Champagne, en Argonne, en Lorraine. Lutte de mines opiniâtre au sud de la Somme. Une escadrille de 19 avions bombarde Trèves. D'autres avions français bombardent les gares de Donaueschingen et de Marbach.

FRONT RUSSE. — Au nord, les Allemands desinent leur offensive dans trois directions : 1^{re} entre le Sonnia et le Niemenck, au nord de Sonweizki; 2^e dans la région de Stopieszki; 3^e sur la chaussée de Wilkonin à Uclany. Les Russes résistent pied à pied. Dans la région de Tarnopol, les Russes parviennent à avoir l'avantage.

FRONT ITALIEN. — Progrès marqués des Italiens sur le haut Isonzo.

MARDI 14 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — L'activité de l'artillerie est toujours vive, en Artois surtout.

FRONT RUSSE. — La lutte est acharnée à l'ouest et au sud-ouest de Dwinsk. En Galicie, nouveaux succès caractérisés des Russes.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens, en dépit des procédés contraires au droit des gens employés par l'ennemi, enlèvent de fortes positions dans le bassin de Plezzo.

MERCREDI 15 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Lutte de bombes et de mines, notamment à l'ouest de Chaulnes et en Argonne. Canonnade intense en Artois et en Champagne. Succès de notre artillerie dans l'Est.

FRONT RUSSE. — La poussée allemande continue dans les secteurs septentrionaux, contenue énergiquement par les Russes. En Galicie, nos alliés accentuent leurs succès. En quinze jours, ils ont capturé 40.000 prisonniers austro-allemands.

FRONT ITALIEN. — Malgré leurs renforts, les Autrichiens échouent dans leurs tentatives contre les positions italiennes.

JEUDI 16 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Activité de l'artillerie dans nombre de secteurs.

FRONT RUSSE. — La lutte a la même physionomie dans les secteurs nord. Au sud-ouest de Tarnopol, les Russes traversent la Strypa et culbutent les Autrichiens, faisant de nombreux prisonniers.

FRONT ITALIEN. — Les alpins italiens exécutent des raids audacieux, détruisant nombre de rebranchements ennemis.

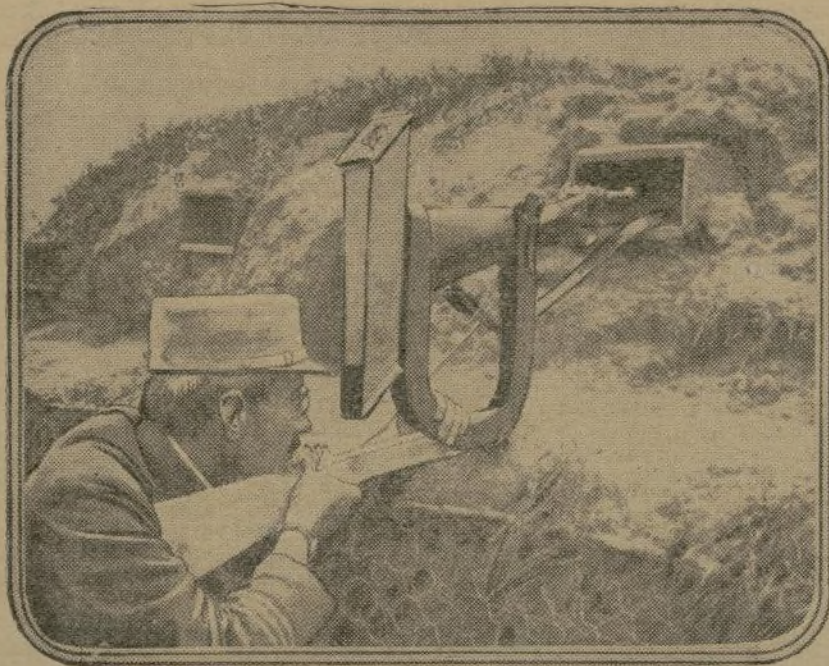
VENDREDI 17 SEPTEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Les luttes d'artillerie continuent, très efficaces de la part de nos batteries, notamment entre la Somme et l'Aisne, en Woëvre et en Lorraine.

FRONT RUSSE. — Près d'Eisimonty, les Russes culbutent l'ennemi dans la rivière. Des détachements de cavalerie allemande apparaissent vers la ligne Molodetchne-Plotzk. Près de Derajno, les Russes font de nombreux prisonniers et repoussent les contre-attaques de l'ennemi qui s'accroche aux passages de la Strypa.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont envoyées, immédiatement et sans aucun retard, concernant les faits de guerre ou les événements divers offrant un intérêt général.

NOS ÉCHOS ILLUSTRÉS



LE FUSIL PERISCOPE

A l'exemple de nos alliés britanniques, nos poilus ont adopté le procédé, pratique s'il en fut, de viser l'ennemi à l'abri et à coup sûr, grâce à l'emploi du périscope.



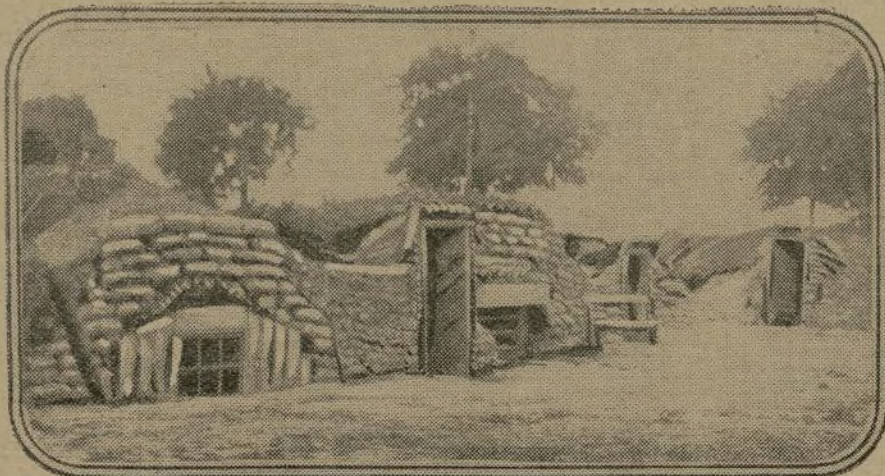
UNE MAISON EN COUPE

Dans un village d'Alsace, une maison a été ainsi sectionnée par un obus de gros calibre. Ce fut mal respecter « le mur de la vie privée ».



ALFRED BELET

Médaillé militaire, croix de guerre pour sa vaillance lors de la bataille de la Marne.



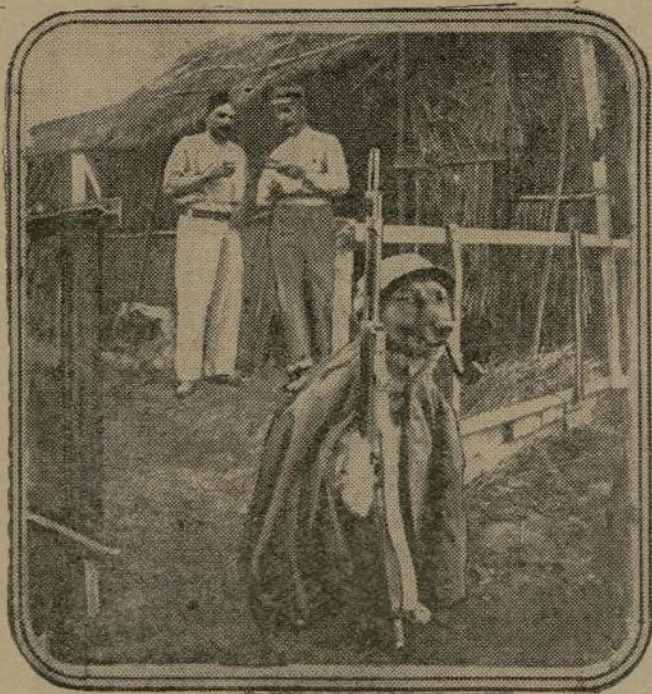
UN CENTRAL TELEPHONIQUE SUR LE FRONT

Ce n'est pas l'installation confortable et luxueuse de Grenelle, loin de là ! En revanche, les communications qu'on y reçoit ont toutes leur importance capitale.



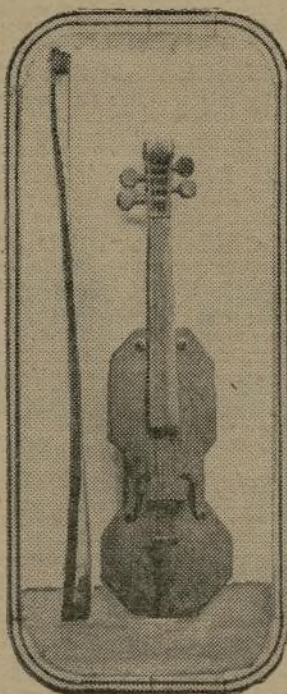
L'EX-CAPIT. MARTON

Qui commanda jadis le chasseur à pied Raymond Poincaré.



LE CHIEN DES ARTILLEURS

Il réclame son tour de garde à l'entrée du camp et il ne faudrait pas essayer de passer : on trouverait... à qui parler.



VIOLON

DE TRANCHEES
Démontable. Fait au couteau et à la lime.



L'EFFET D'UN OBUS ALLEMAND

Il trappa le flanc gauche du fuselage et y ouvrit cette brèche. L'appareil put néanmoins continuer son voyage.

ELIMS PIERRE CHAUSSETTES 1,55
LAINE
162, av. Malakoff et 10, faub. Montmartre (cour Auto)

Urétrites

PAGÉOL

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement
Supprime douleurs

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine
par le Professeur LASSABATIE, Médecin principal de
la Marine, anc. Prof. à l'École de Médecine navale.

Laborat. de l'URODONAL, 24, Rue de Valenciennes, Paris.
1/2 Boîte: franco 6 fr.; Grande Boîte: 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

la Blédine

JACQUEMAIRE

est l'ALIMENT FRANÇAIS

des Enfants, des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent
de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epicerie.

2^e la Boîte

contenant 400 g. net de farine délicate

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT

Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

LE MEILLEUR, LE MOINS CHER
DES ALIMENTS MÉLASSÉS

PAIL'MEL

EXCELSIOR
MARQUE
PAIL'MEL
TOURY

POUR CHEVAUX
ET TOUT BÉTAIL

USINES VAPEUR A TOURY (EURE) LOIR.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Pour les Militaires

Prix spéciaux pendant la Guerre

BOUSSOLES réglementaires, 575, 47, 350 et 250

JUMELLES militaires, 65, 58, 45 et 25

MONTRES bracelet, argent et nickel, 54, 44 et 32

Franco de port et d'emballage pour la zone des Armées.

J. AURICOSTE O. L. E. O., Horloger de la Marine

de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée.

10, RUE LA BOÉTIE, PARIS

Les Maladies de la Femme

Toutes les Maladies dont souffre la
Femme proviennent de la mauvaise cir-
culation du sang. Quand le sang circule
bien, tout va bien: les nerfs, l'estomac,
le cœur, les reins, la tête, n'étant pas
congestionnés, ne font point souffrir.
Pour maintenir cette bonne harmonie
dans tout l'organisme, il est nécessaire
de faire usage, à intervalles réguliers,
d'un remède qui agisse à la fois sur le
sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

Jouvence de l'Abbé Soury

peut remplir ces conditions, parce qu'elle
est composée de plantes sans aucun poi-
son ni produits chimiques, parce qu'elle
purifie le sang, rétablit la circulation et
décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à
leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury
pour leur assurer une bonne formation.
Les dames en prennent pour éviter les
migraines périodiques, s'assurer des
époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies
intérieures, Pertes blanches, Métrites,
Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Can-
cers, trouveront la guérison en em-
ployant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent
les accidents du
RETOUR D'ÂGE
doivent également
faire une cure avec la
Jouvence de l'Abbé Soury
pour aider le sang à
se bien placer, et évi-
ter les maladies les
plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury
3 fr. 50 le flacon, dans toutes les Pharmacies,
4 fr. 10 franco gare; les 3 flacons, 10 fr. 50
franco gare, contre mandat-poste adressé
à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Notice contenant renseignements gratuits

Exiger ce portrait

Coaltar Saponiné Le Beuf

ANTISEPTIQUE, DÉTÉRSIF
NI CAUSTIQUE, NI VÉNÉNEUX
ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit est recommandé en
particulier, dans les cas d'Angines
couenneuses, Anthrax,
Leucorrhées, Suppurations,
Otites infectieuses, Ulcères,
Herpès, etc.

Une qualité spéciale de cette
préparation, c'est de déterger les
plaies gangréneuses d'une façon
remarquable. Il appartient au méde-
cin de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Le Beuf
constitue en outre un produit de
choix pour les usages de la Toilette
journalière (Soins de la bouche
qu'il assainit; Lotions du cuir
chevelu qu'il tonifie; Lavage
des nourrissons; Soins
intimes, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations que
son Succès a fait naître.



SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

Changements d'adresse

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de
changement d'adresse doit être accompagnée de la
dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour
tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes
présentées dans les conditions ci-dessus.

AU BON MARCHÉ

MAISON
A. BOUCAUT

Lundi 20 Septembre & jours suivants

PARIS

Tapis Ameublements

Linge de Maison

TAPIS de Table

dessin à médaillon

fond rouge et vert

150x150 10.

170x170 13.

170x210 17.

POUFS

de forme ondulée

tissu tapisserie

le pous 1.25

COUSSINS longs

tissu imitation soierie

copie d'ancien,

doublés satinette

0,60x0,40 3.

SERVIETTES

couvrées, fil et coton,

blanc des Vosges

la d. 12.50

NAPPAGE larg. 160

le mètre 3.50

VITRAGES

tulle, belle qualité,

entre-deux lacet, bordure

picot, prêts à poser

hauteur 2.50

la paire 6.90

MOQUETTE

Jacquard

pour escaliers et passages

très jolis

en 50 4.75

dessins

en 60 5.75

orientaux

en 70 6.75

SALON Louis XVI

médaillon bois sculpté

recouvert soierie de Style

1 canapé, 2 fauteuils, 2 chaises,

375.

Fauteuil de repos

velours de coton ciselé

59.

Chaise longue, en rapport 98

CARPETTES

moquette Jacquard,

faites avec nos fins de pièces

240x240 environ

19.50 25.

4 lots 29. 35.

RIDEAUX

hauteur 3 m.

en velours coton ciselé

14.

doublés 17.50

en bourrette, dessin

oriental 7.75

CARPETTES

et DESCENTES de Lits

moquette française,

tissage Jacquard,

dessins orientaux et fleurs

140x70 10. 200x140 27.

240x170 42. 300x200 62.

COUVERTURES

grises, pure laine

205x155 13.50

220x175 15.75

235x200 18.75

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

240x170 42. 300x200 62.

TAPIS fourrure

chèvre

grise ou blanche

doublés et bordés

14-50

ÉDREDONS

américains

satin soie uni

intérieur DUVET

160x140 21.

170x150 25.

190x170 31.

DRAPS

toile blanche fil et coton

sans couture,

ourlets à jours

2,40x3,50

la paire 34.

SERVIETTES

armure, coton blanc,

bonne qualité

la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

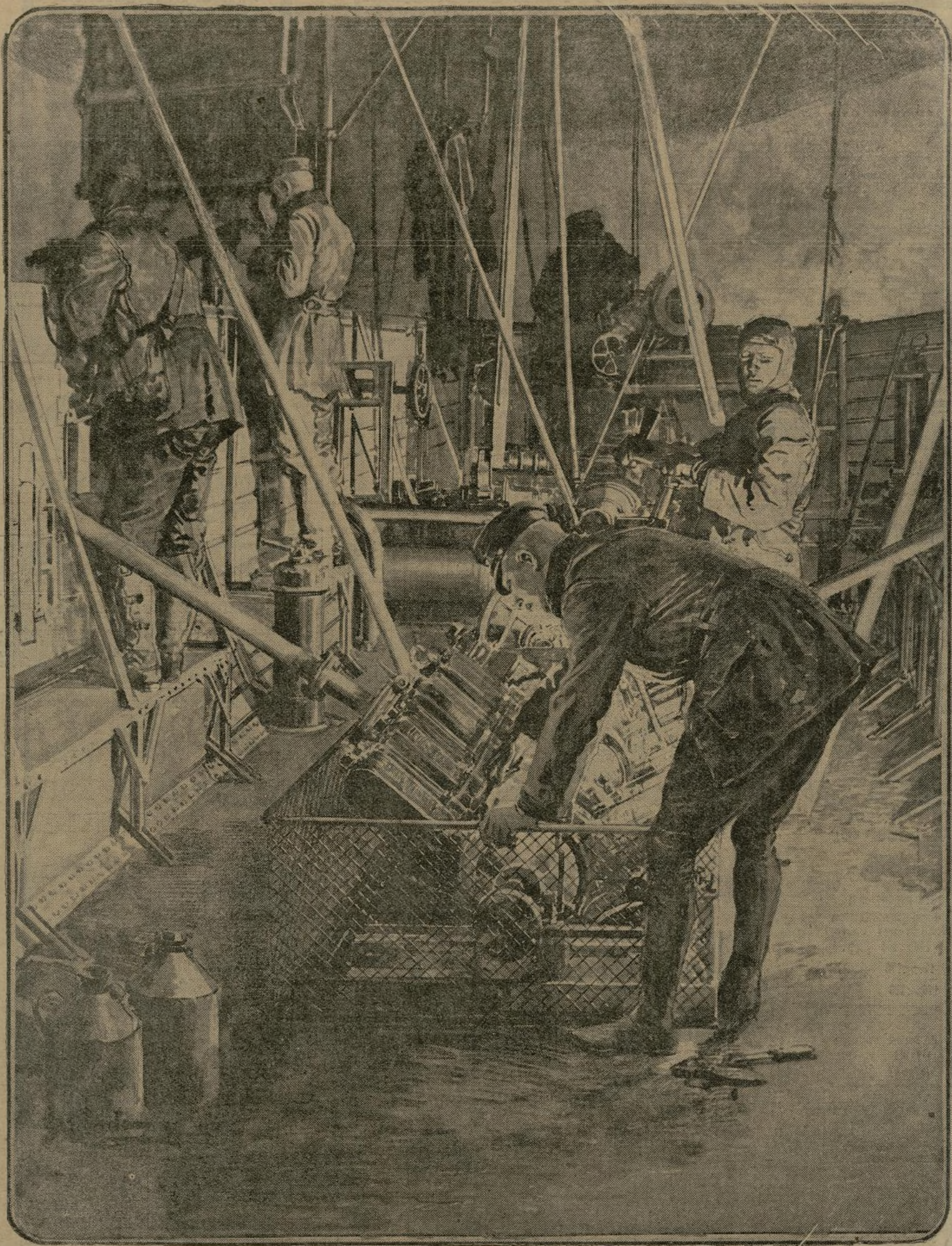
la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

la douzaine 7.50

DANS LA NACELLE D'UN ZEPPELIN



(Dessin de Matania, The Sphere.)

Il fait nuit. Les zeppelins s'avancent au-dessus de la mer vers l'Angleterre où ils ont encore quelques petits enfants à tuer. Chacun, à bord, est à son poste de manœuvre. A l'avant se tient le guetteur, sur les côtés sont les pointeurs de mitrailleuses prêts à tirer si quelque avion paraissait. Au centre, un mécanicien examine le groupe moteur qui actionne les hélices.